

cales

marianne
rubinstein
Detroit,
dit-elle



marianne rubinstein

Detroit, dit-elle
économies de la survie

verticales

OceanofPDF.com

à Sidney

OceanofPDF.com

« Il est difficile d'exprimer (parce que ça semble paradoxal) l'énergie qui se dégage d'un
écroulement. »

Alain Robbe-Grillet

« Étudier comment la survie interfère dans cette vie. »

Walter Benjamin

OceanofPDF.com

1

Un jour, je me suis réveillée avec l'impression de vivre sur une planète de plus en plus petite, qui avançait à vive allure dans une direction inconnue.

Un jour, j'ai eu le sentiment de ne plus comprendre le monde, parce que l'espace des possibles devenait si vaste que je n'arrivais plus à l'appréhender (avancées des sciences, innovations technologiques, crises, guerres, catastrophes en tout genre, etc.).

Un jour, j'ai ressenti une sorte de vertige, entre une planète qui semblait rétrécir et un espace des possibles qui ne cessait de s'élargir.

Et puis, signe des temps, j'ai commencé à entendre, de plus en plus souvent, les expressions « pas de souci » et « ne vous inquiétez pas », répétées comme des mantras, dans des situations où je n'exprimais pourtant aucun signe d'anxiété : chez le boucher (*ne vous inquiétez pas*, j'enlève le gras), chez le boulanger (*pas de souci*, je vous donne un sac en papier), à propos d'une heure de livraison (*ne vous inquiétez pas*, on va trouver un créneau) ou d'un horaire de cours... Était-ce le symptôme d'une angoisse profonde et de son déplacement vers un lieu où elle pouvait se dissiper par des gestes simples ?

Peu après, c'est le mot « disruptif » qui est venu tinter à mon oreille. Soudain, il a envahi le langage courant, et tout est devenu disruptif : l'économie, les propositions, les modèles, les entreprises... J'ai appris que disruptif était un vieux mot français dérivé du latin, signifiant « qui sert à rompre, à briser en morceaux ». Appliqué aux innovations, il désigne celles qui créent un nouveau marché en faisant exploser l'existant. Bref, ce qui est

disruptif est explosif. Je me suis dit que décidément, l'époque devenait chaotique.

Alors pour calmer l'inquiétude et avoir prise sur elle, j'ai essayé de comprendre ce qui se tramait, de me frayer un chemin entre le monde d'hier et celui de demain. Avec mes petites armes fournies par l'existence. Avec l'économie, l'écriture et la vie.

L'économie, car comment faire sans ? C'est elle, la bannière du changement, l'étendard des mondes nouveaux. C'est aussi mon métier : depuis plus de vingt ans, je suis maître de conférences en économie à l'université.

L'écriture ? Elle est mon oxygène, mon espace, mon devenir : sans un roman ou un récit en cours, j'étouffe, je manque de perspective, je m'affaisse sur le flanc comme une toupie sans mouvement.

Et puis il y a la vie, la mienne, qui d'être vécue me façonne, modèle mon regard et ma perception.

Écrire sur l'économie, mais de manière vibrante, incarnée, pour tenter de saisir ce monde changeant, lui donner de la matière et y trouver une entrée, un point de passage par où se faufiler.

2

J'ai aussi pensé à *L'Odyssée*. J'ai toujours adoré ce livre, que je lisais à mon fils Arthur quand il était petit, dans l'adaptation de Michel Woronoff chez Casterman. Ce qui nous avait conduits à inventer un jeu pour passer le temps, en train ou en balade. Avant ou après « Ni oui ni non » ou « Il ou Elle », on disait « On joue à l'Odyssée ? » La règle était simple, je posais des questions et il devait trouver la réponse. C'était juste ça, le jeu, mais ça lui plaisait.

Qui reconnaît Ulysse en premier ? Son chien.

Comment s'appelle la vieille nourrice d'Ulysse ? Euryclée.

Comment le reconnaît-elle ? Grâce à sa cicatrice à la jambe.

Par quoi l'Odyssée débute-t-elle ? Par un banquet des dieux.

Télémaque parvient-il à bander l'arc d'Ulysse ? Non.

Pourrait-il y arriver ? Oui (c'est précisé dans le texte).

Comment Pénélope teste-t-elle Ulysse pour s'assurer qu'il est bien son mari ? Elle lui dit qu'elle va déplacer le lit, alors qu'il est le seul à savoir qu'il est intransportable, puisque la chambre nuptiale a été construite autour d'un olivier dont la souche sert de socle au lit.

Et son père, comment s'appelle-t-il ? Laërte.

Comment le reconnaît-il ? Ulysse lui montre sa cicatrice.

C'est tout ? Non, Ulysse lui rappelle aussi que lorsqu'il était enfant et qu'ils marchaient ensemble dans le verger, il lui avait donné des arbres.

Combien ? (là, Arthur calait et à vrai dire, moi aussi). Treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers. Laërte avait aussi promis cinquante rangs de

vignes, à vendanges décalées.

Enfin, on terminait par cette question qui était comme l'aboutissement, le point d'orgue du jeu, dont je savais qu'Arthur connaissait la réponse :

Que doit faire Ulysse pour vivre en paix après avoir massacré tous les prétendants et retrouvé Pénélope ? Il doit repartir avec une rame sur l'épaule, jusqu'au moment où il arrivera dans un pays où personne ne connaît la mer. Et quand quelqu'un l'apostrophera en lui disant qu'il porte une pelle, il devra planter la rame dans le sol et sacrifier à Poséidon. C'est seulement alors qu'il pourra rentrer chez lui, où il vivra le reste de son âge parmi les siens avant de s'éteindre doucement, la vieillesse venue.

Mais ce qui me fascine le plus dans *L'Odyssée*, c'est la modernité du texte, la complexité de sa construction. *L'Iliade* se termine en plein milieu de la guerre de Troie, à la mort d'Hector, et c'est dans *L'Odyssée* que l'on apprend, au détour d'un voyage de Télémaque chez Hélène et Ménélas, qu'elle s'est achevée grâce à la ruse d'Ulysse avec le cheval de Troie. Ou que l'on découvre, par diverses sources, la fin tragique d'Agamemnon, tué par Égisthe et Clytemnestre.

Surtout, vient un moment où ce n'est plus le narrateur omniscient qui parle, mais Ulysse lui-même. C'est lui qui, au milieu du livre, se met à raconter aux Phéaciens tous les événements qui l'ont conduit à errer pendant dix ans sur les mers (les Lotophages, le Cyclope, Éole, les Lestrygons, Circé, les Enfers, Charybde et Scylla, les Sirènes, Calypso). Et l'épopée, jusqu'alors à la troisième personne du singulier ou du pluriel, passe soudain au Je – ce n'est plus l'histoire d'Ulysse, mais Ulysse qui raconte son histoire, et ça fait toute la différence.

3

Deux idées s'installent alors en moi, sédimentant et creusant leur place malgré le doute et même contre lui, deux pistes qui me tentent, mais qui peuvent aussi me conduire nulle part, dans le désert de l'écriture.

D'abord, incarner le texte à travers une ville, et pas n'importe laquelle : Detroit, Michigan, symbole du capitalisme ancien, et aussi du nouveau dans tous ses états et dérèglements. Crise urbaine, dette, violences, *subprimes*, écologie, artistes, problèmes raciaux, clivages sociaux, héritage industriel, fordisme, start-up – autant de tags qui s'appliquent immédiatement à Detroit. J'y suis allée, pour voir.

Et puis l'incarner d'une autre manière, en distillant au cœur du texte ma propre subjectivité, la vibration de mon écriture et de mon vécu.

En même temps, dit le censeur en moi, s'il s'agit juste de raconter ce qui t'arrive, tes petites misères et tes bleus à l'âme, tout le monde s'en fout ! *L'Odyssée*, c'est romanesque, c'est épique. Désolée de te le dire, mais ta vie n'a rien de passionnant...

C'est vrai, suis-je obligée de concéder (même si l'été dernier, j'ai fait un long voyage en voilier et franchi le détroit de Messine, qui est en fait le passage entre Charybde et Scylla décrit dans *L'Odyssée*). Non, ce que je veux raconter, c'est autre chose. C'est l'histoire d'une maladie, le récit d'une survie, ce qui d'ailleurs me rapproche de *L'Odyssée*, qui est aussi le récit d'une survie (bout de phrase que j'ajoute d'une petite voix, bien consciente du ridicule de la comparaison).

Et en quoi ça t'avance ?

Eh bien justement, c'est en réfléchissant en même temps à l'économie, à Detroit et à la maladie que je me suis rendu compte que tout était lié.

Méfie-toi ! Tu sais que quand on commence à voir des liens partout, c'est le début de la paranoïa ?

Laisse-moi terminer... Je me suis rendu compte que l'on avait changé radicalement d'époque, que l'on entrait dans une nouvelle ère.

Pensée très originale, dit l'autre moi-même, sarcastique.

Et cette nouvelle ère, je crois qu'on peut la saisir à travers ce concept de survie. Oui, c'est ça. On est désormais dans une économie de la survie.

La censeur en chef se tait. Cela ne signifie pas que je l'ai convaincue, mais qu'elle attend son heure, curieuse de voir comment je vais déployer mes vaisseaux, mes bannières et mes arguments. Pour mieux les dégommer s'ils passent à sa portée.

Je m'en souviens, c'était le 5 décembre 2012. J'avais rendez-vous pour une échographie et une mammographie des seins, un contrôle auquel j'étais soumise presque tous les ans après avoir eu, entre dix-huit et trente ans, deux ou trois adénofibromes et deux tumeurs phyllodes (dont une de grade intermédiaire, non maligne mais tout de même préoccupante) qui m'avaient valu, sur la même période, quatre opérations avec anesthésie générale. Mais depuis une quinzaine d'années, la petite usine à l'intérieur de mes seins ne produisait plus que d'énormes kystes sans dangerosité et, à mesure que le temps passait, la perspective angoissante des tumeurs et des opérations s'éloignait.

Ce jour-là, je m'en souviens aussi, je travaillais dans la salle d'attente du cabinet de radiologie à un article de recherche en économie destiné à la *Revue d'économie financière*, après la parution en septembre de mon roman *Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel* (selon une alternance que j'avais mise en place et qui me permettait de ne pas trop souffrir du syndrome de la page blanche).

L'article portait sur l'immobilier résidentiel en France, un sujet qui me passionne car tout à la fois relié au plus intime de nos existences (lieu pour vivre ensemble, chambre à soi, refuge, maison accueillante, ancrage familial, marque d'une indépendance nouvelle ou retrouvée...) et point de convergence des grandes questions économiques et sociales du moment : principale cause de la montée des inégalités patrimoniales en France, facteur déclenchant des dernières grandes crises financières (au Japon dans

les années 90, en 2007-2008 avec la crise des *subprimes*), élément déterminant de notre environnement (la beauté ou la laideur des bâtiments nous affectent, tout comme leur consommation énergétique et l'étalement urbain qui grignote les campagnes) et même de la compétitivité d'un pays (la montée des prix de l'immobilier pèse sur les coûts des entreprises, complique le recrutement, freine la mobilité des salariés et diminue leur productivité si ceux-ci n'ont d'autre choix que d'habiter loin de leur lieu de travail). D'ailleurs, le désir de devenir propriétaire, souvent présenté comme une caractéristique nationale (« Les Français aiment la pierre »), est en fait très largement partagé : ne dit-on pas que « les Belges ont une brique dans le ventre » ou que « la maison d'un Anglais est son château » ?

OceanofPDF.com

Mais je m'égare... Ce 5 décembre 2012, dans la salle d'attente, j'attends patiemment mes résultats tout en travaillant à mon article. Les examens sont terminés, je suis rassurée : le radiologue, qui est en train d'interpréter l'ensemble, a fait lui-même l'échographie puis, charmeur et chaleureux, m'a tapoté le genou en me disant d'aller me rhabiller, et surtout ne vous inquiétez pas, rien de bien méchant, juste quelques kystes.

Je suis donc très surprise quand je le vois revenir dans la salle d'attente, la mine sombre, pour me demander de le suivre dans une petite pièce ouverte mais à l'écart, qui sert de cafétéria au personnel. Il me propose un café, j'accepte, je sens bien que l'on n'est plus dans cette relation de séduction légère et amicale qui fait que désormais, je préfère faire mes examens ici (où même la présence du parquet me rassure) plutôt que là-bas (où il y a du lino, où c'est l'usine, où tout est froid jusqu'au médecin qui ne vous touche jamais, mais se contente d'interpréter les résultats). Mon cœur accélère la cadence (sous le coup de l'inquiétude, je monte facilement à 120 battements par minute), le café est amer, pas assez d'eau chaude à mon goût, le radiologue dit qu'il y a un problème, à l'échographie on ne voyait rien mais à la mammo, oui, c'est sans doute un intracanalair (car dans un premier temps, il évite le mot cancer). Il me conseille de prendre rapidement rendez-vous avec ma gynéco mais de toute manière, ajoute-t-il, il faudra faire une ponction pour y voir plus clair. Je réponds que je dois voir la gynéco dans l'après-midi (c'est ce que j'ai trouvé de mieux, au fil des années : avoir tous les rendez-vous dans la même journée, pour éviter de prolonger l'angoisse)

et quant à la ponction, s'il est certain de sa nécessité, autant convenir d'un rendez-vous tout de suite.

C'est ainsi qu'en quelques jours, le diagnostic est posé : un cancer, sans doute intracanalair, ce qui serait une chance, car cela évite, après l'opération, d'en passer par les rayons et la chimiothérapie, les cellules cancéreuses se cantonnant aux canaux à l'intérieur des seins. C'est ainsi que j'entre moi-même dans l'économie de la survie.

OceanofPDF.com

6

À l'inverse du cancer, où l'on craint par-dessus tout la croissance et le développement, ces mots ont, en économie, une forte connotation positive : on désire la croissance, on aspire au développement, dans une course sans fin que seuls quelques écologistes partisans de la décroissance ont osé publiquement remettre en cause.

Mais pourquoi ? La croissance rend-elle plus heureux ? Les études en économie du bonheur montrent que ce lien n'a rien d'évident ni de systématique. Certes, l'augmentation du niveau de vie accroît le bien-être individuel, mais en même temps, les comparaisons sociales érodent ce gain, car ce qui compte pour les individus, c'est avant tout d'être au moins aussi riches que leurs voisins, leur famille, leurs amis, leur groupe social. Si le revenu augmente de manière équivalente pour tous, son effet total sur le bien-être d'une population risque donc d'être nul et s'il n'augmente que pour certains, le bénéfice qu'en retirent les uns est compensé par la frustration des autres. En outre, l'effet d'adaptation grignote le surplus de bonheur occasionné par la croissance car tout lasse, tout passe (même les glaces), et l'on s'adapte vite à davantage de confort et de richesse. Historiquement, c'est d'ailleurs parce que l'augmentation du revenu par tête aux États-Unis, dans les années 50 et 60, ne s'était pas traduite par une augmentation du bonheur déclaré (ce que l'on appelle le paradoxe d'Easterlin) que ce type de recherche s'est développé.

Est-ce à dire alors qu'il faut cesser de poursuivre cet objectif de croissance ? C'est en fait plus compliqué que cela, car diverses études

montrent aussi combien la promesse de prospérité agit sur notre bonheur présent par anticipation. La croissance ouvre des perspectives de progrès, elle facilite les projets, ce qui nous rend plus heureux. À l'inverse, le bonheur moyen des habitants d'un pays diminue avec la récession et le chômage. En outre, si moins de croissance se double de plus d'inégalités, l'effet de comparaison joue aussi son rôle négatif. Enfin, l'effet d'adaptation est asymétrique : si l'on s'adapte vite à davantage de confort, le chemin en sens inverse est plus douloureux. Ne serait-il pas difficile de revenir à un monde sans machine à laver, sans aspirateur, sans frigo, à un appartement plus petit, à un quartier moins agréable, etc. ?

Bref, si la croissance ne fait pas le bonheur, il est probable que sa disparition génère un certain malheur. À moins que... À moins qu'une croissance réduite ou nulle ne soit plus pensée comme une fatalité mais comme un projet, un mode de vie, à moins qu'elle ne reconstruise du lien social et ne réduise les inégalités. Ce pourrait être aussi cela, l'économie de la survie.

D'après les estimations dont on dispose, la croissance de la production mondiale, du 1^{er} au XVII^e siècle, a été quasi nulle.

Au XVIII^e siècle, il y eut un léger décollage, mais la croissance mondiale n'excédait pas 0,5 % l'an de 1700 à 1820, soit une augmentation de la production par habitant de 0,1 % l'an (car la production croît, mais la population aussi).

De 1820 à 1913, avec la révolution industrielle, le rythme s'est accéléré pour atteindre 1,5 % l'an (0,9 % par habitant), et davantage encore de 1913 à 2012, avec 3 % l'an (1,6 % par habitant).

Bien sûr, ce taux de 3 % cache de profondes disparités entre pays comme entre sous-périodes. Par exemple, depuis 2007, la croissance est très faible dans les pays les plus avancés (qui ne bénéficient pas du phénomène de rattrapage) : 1,1 % seulement en moyenne annuelle de 2007 à 2016.

Alors faudra-t-il s'habituer durablement à une croissance faible ou est-ce une situation transitoire, liée notamment à la crise mondiale démarrée en 2008 ?

Personne n'en sait rien, mais l'on peut faire à ce stade quelques observations. D'abord, même si cette croissance faible est le plus souvent présentée comme la nouvelle maladie de nos économies, le cancer qui la ronge à petit feu, c'est au contraire la forte croissance qui a été un accident de l'histoire – dont l'apogée en France furent les mythiques Trente Glorieuses (1945-1975) avec la généralisation du fordisme, un modèle dont les principes de base avaient été posés à Detroit justement.

Ensuite, on assiste à quelque chose d'étrange. Nul doute que la révolution numérique est en train de bouleverser nos modes de vie et de consommation. Mais jusqu'alors, chaque révolution technologique se traduisait par une forte croissance de la production et de la productivité, ce qui n'est pas le cas avec celle-ci (le premier à s'en être aperçu, le Prix Nobel Robert Solow, affirmait dès 1987 que les ordinateurs étaient partout, sauf dans les indicateurs de productivité, ce que l'on a appelé le paradoxe de Solow).

Cela fait dire à l'économiste Robert Gordon que cette nouvelle vague d'innovations a en fait un potentiel de croissance bien moindre que les précédentes et qu'il nous faut abandonner cette nostalgie de la croissance telle qu'on la concevait au ^{xx}e siècle. Le rythme lent qui s'observe dans nos pays développés depuis les années 70 est en fait un retour à la norme. C'est la parenthèse enchantée de l'après-guerre qui fut exceptionnelle.

OceanofPDF.com

De ce point de vue, Detroit a tout connu avant les autres. Le fordisme dès les années 1910, la folle croissance pendant la Seconde Guerre mondiale (Detroit était alors « l'arsenal de l'Amérique »), la désindustrialisation à partir des années 50.

Quelques chiffres pour ne pas écrire dans le vide, pour donner une idée de la violence des changements : entre 1920 et 1950, la population double, pour atteindre 1 850 000 habitants. Ensuite la désindustrialisation commence, l'emploi part ailleurs dans le Midwest, le Sud ou en Californie. La ville devient de plus en plus pauvre et de plus en plus noire. Entre 1950 et aujourd'hui, la population a presque été divisée par trois (680 000 habitants en 2014) et compte désormais 83 % de Noirs contre 16 % en 1950, avec un revenu par tête deux fois plus faible que la moyenne des États-Unis. Partout, on voit des immeubles industriels abandonnés, des maisons qui tombent en ruine, des écoles aux fenêtres obstruées. Dans les quartiers où d'anciennes parcelles bâties sont désormais en friche (les terrains ayant été nettoyés des restes de maisons brûlées ou éventrées), il arrive que l'on se croie à la campagne, avant qu'une bouche d'incendie ou un reste de mobilier urbain rappelle qu'il s'agit bien d'une ville.

Dans ce lieu qui symbolisait la grandeur du capitalisme industriel, l'écroulement est si massif, la dégradation si profonde que le spectacle de cette déchéance fascine le monde entier. Detroit est devenue une sorte de Pompéi moderne, un vestige des temps industriels, détruit de la main de l'homme dont il est acquis désormais que la force d'anéantissement est bien

supérieure à celle de la nature. Un terme a même été inventé par les habitants de Detroit et des environs pour stigmatiser cette fascination morbide du monde pour leur ville : le *ruin porn*, la pornographie des ruines.

Et puis il y a la renaissance, ou son mythe. Partout, on lit que Detroit renaît de ses cendres et devient à la mode (d'ailleurs, le très chic centre artistique new-yorkais Galapagos Art Space a fait savoir qu'il partait s'installer à Detroit car l'immobilier à New York était désormais trop cher). La ville se reconstruit et on installe un tramway sur Woodward Avenue, la cité de l'automobile n'ayant pratiquement aucun transport en commun. La possibilité d'acquérir de l'immobilier à un prix très faible attire des jeunes gens, des artistes, des entrepreneurs, etc. Mais cela reste encore marginal, et pour cause : aussi étendue que San Francisco, Manhattan et Boston réunis, Detroit est la cité la plus dangereuse des États-Unis et elle est dotée d'un système scolaire catastrophique. Son centre-ville (*Downtown*) est petit, avec quelques immeubles de belle facture, mais sans commune mesure avec la ligne de crête des gratte-ciel de Chicago. La vie urbaine y est presque inexistante, quelques rares passants déambulant dans les rues. Plus au nord, dans Midtown, il y a des musées dont le fameux Detroit Institute of Arts avec les grandes fresques murales de Diego Rivera, et le quartier de l'Université. Il y a aussi des bâtiments industriels, pour beaucoup vides et désaffectés, et des voies rapides, aussi larges que des autoroutes, qui traversent la ville, formant d'immenses cicatrices dans le tissu urbain. À part ça, c'est une ville plate, une suite de maisons individuelles avec jardin devant et derrière. Une ville du rêve américain : une famille, un emploi, une maison, une voiture.

Et moi qui n'ai rien d'une aventurière, comment me suis-je retrouvée là-bas ?

C'est la fin de l'été 2014, ma chimiothérapie est terminée depuis presque six mois, on a navigué en Méditerranée, pris le vent dans le golfe de Gênes et fini l'été dans le Cotentin, quand soudain germe en moi l'idée d'aller à Detroit, au cœur même du réacteur, à l'endroit où le capitalisme du ^{xx}e siècle est né et où il s'est développé – ce capitalisme de mon enfance, quand on écoutait « L'été indien », que l'Amérique faisait encore rêver et que l'on offrait, sans scrupule, des appareils électroménagers à la fête des mères. Je fais donc une demande de « mission Stendhal » à l'Institut français, qui permet aux auteurs d'obtenir une bourse finançant un projet d'un mois à l'étranger, pour laquelle j'écris trois pages dont voici le résumé :

Detroit est à la fois un fantasme (celui d'une ville fantôme, vidée de ses habitants) et l'épicentre urbain des violentes transformations du capitalisme depuis plus d'un siècle. De fait, c'est à Detroit que se sont installés, à l'orée du ^{xx}e siècle, Ford et General Motors et que s'est ébauché un nouveau type de capitalisme : le fordisme. Avant qu'il ne soit balayé par le capitalisme financier, que la ville incarne aussi, dans tous ses excès. Mais que raconte cette histoire dans les interstices ? Comment la mettre en perspective avec des parcours individuels, des histoires collectives ? Que nous renvoie-t-elle de notre propre capitalisme financiarisé français ? C'est ce que je voudrais

écrire, dans un texte qui articulerait dans une sorte de patchwork des éléments hétérogènes (l'économie, l'histoire de Ford et de General Motors, les récits de vie des personnes que je rencontrerai) – sans occulter ma propre subjectivité et la résonance intime de ce projet.

Mais mon dossier est classé treizième alors qu'il ne peut y avoir que douze lauréats, donc à moins d'un désistement... qui justement survient en décembre, après qu'ayant cherché en vain un mode de financement alternatif, j'ai songé à abandonner. Repêchée de justesse, je commence alors à organiser mon voyage, et mon inquiétude grandit à mesure que les questions sans réponse s'accumulent : Quand partir ? Où habiter ? Comment me déplacer ? Que faire pendant un mois entier à Detroit ? On se moque de moi : Il n'y a que toi pour choisir Detroit. Tu n'aurais pas pu demander Rome, Naples ou Florence ? Au moins on serait venus te voir...

Dans une librairie, je consulte ce que les guides de voyage racontent sur la ville, mais Detroit n'a que quelques pages peu enthousiastes dans l'un et rien dans l'autre. Puis je rencontre Graham Paul à Paris, l'ex-consul de Chicago qui vient de rentrer et qui m'apprend qu'un ressortissant français y a été assassiné récemment (« il était là au mauvais endroit, au mauvais moment ») et qu'une jeune étudiante blanche de Sciences-Po, en semestre d'étude à Detroit, s'est vu dire par une vieille dame noire dans un bus qu'il ne fallait plus qu'elle prenne les transports en commun pour se rendre à l'université parce que c'était trop dangereux pour elle. Déjà que ceux-ci sont presque inexistantes...

Je décide finalement de partir entre avril et mai, période durant laquelle je peux me libérer pendant un mois, en rattrapant mes cours à l'avance et en profitant des vacances de Pâques. Mais où habiter et comment me déplacer, je n'en sais toujours rien, comme je l'explique à Fabrice Rozié, l'attaché culturel au consulat de Chicago avec lequel j'ai pris contact (car c'est une des particularités des missions Stendhal, formulée dans cette expression qui m'a beaucoup amusée : les lauréats doivent « prendre l'attache » de l'Institut français du pays dans lequel ils effectuent leur mission, afin de définir les termes d'une collaboration durant le séjour – colloques, lectures publiques, etc.). C'est ainsi que Fabrice Rozié a l'idée de relayer mes

questions auprès du réseau du consulat à Detroit et que Nancy Jones lui répond qu'elle pourra me loger et me conduire durant mon séjour là-bas.

OceanofPDF.com

J'en étais restée au diagnostic d'un cancer intracanalair, pour lequel l'ablation aurait suffi, et voilà que je viens d'évoquer la chimiothérapie au détour d'une phrase. Ne vais-je pas trop vite ? Non, dès lors que mon projet n'est pas d'écrire un récit détaillé sur la maladie, mais de faire entendre les résonances entre ce qui se passe à Detroit, le devenir de nos économies et ce que j'ai vécu dans mon propre corps, autour de la question de la maladie et de la survie qui me semble féconde pour saisir quelque chose du changement en cours. Ce que l'on est en train de traverser n'est pas une crise, un ouragan ou une tempête qui, une fois calmés, restitueront nos paysages familiers. Ce n'est pas davantage une épreuve qui, une fois franchie, nous permettra de revenir à l'équilibre antérieur. C'est un changement de paradigme, de perspective, qui doit nous conduire à modifier notre vision, nos repères, à réinterroger notre rapport au monde, comme dans *L'Odyssée* où Ulysse pourra vivre en paix le reste de son âge lorsque la rame sur son épaule ne sera plus vue comme une rame mais comme une pelle.

Je m'en souviens, j'étais en salle de chimio pour la première séance qui allait durer quatre heures et pour passer le temps, après avoir visionné un film et m'être assoupie, j'ai pris un magazine qui traînait là. J'ai commencé à le feuilleter, encore à moitié endormie, jusqu'à un cahier central intitulé « Cancer du mieux-vivre ». Bien sûr, j'avais mal lu et en lisant une seconde fois, j'ai constaté qu'il s'agissait en fait du « cahier du mieux-vivre ». Il n'empêche, c'est bien ce que j'ai saisi en premier lieu. Une vision du cancer

comme une sorte de « destruction créatrice », pour reprendre l'oxymore de l'économiste Joseph Schumpeter. Et si cette économie de la survie nous apprenait, aussi, à mieux vivre ?

OceanofPDF.com

Mon propos n'est pas non plus d'écrire une ode au capitalisme mourant. Je le crois au contraire bien vivant, avec une force de séduction et une capacité d'adaptation à peu près intactes. Mais s'il était fondé, au ^{xx}^e siècle, sur toujours plus de consommation pour le petit cercle des pays développés, il est en train de changer radicalement, à mesure qu'il s'étend sur la planète et que la population mondiale augmente.

Ce qui me fait penser à la réaction de Claude Lévi-Strauss dans l'une de ses dernières interviews, en 2005, pour *Le Monde*. À la question « Que diriez-vous de l'avenir ? », il répondait ceci : « Ne me demandez rien de ce genre. Nous sommes dans un monde auquel je n'appartiens déjà plus. Celui que j'ai connu, celui que j'ai aimé, avait 1,5 milliard d'habitants. Le monde actuel compte 6 milliards d'humains. Ce n'est plus le mien. Et celui de demain, peuplé de 9 milliards d'hommes et de femmes – même s'il s'agit d'un pic de population, comme on nous l'assure pour nous consoler – m'interdit toute prédiction. »

Neuf milliards n'est déjà plus un pic de population : la dernière projection de l'ONU, parue en 2015 table plutôt sur 9,7 milliards à l'horizon 2050 et 11,2 milliards à l'horizon 2100.

Et si l'on détaille ces prévisions par zone géographique en se limitant à l'horizon 2050, la population de l'Afrique devrait plus que doubler, passant de 1,19 milliard en 2015 à 2,48 milliards en 2050, à l'inverse de la population européenne qui diminuerait, passant de 738 millions d'habitants en 2015 à 707 millions en 2050. L'Amérique du Nord verrait, elle, sa

population continuer d'augmenter pour atteindre 433 millions d'habitants, contre 358 millions aujourd'hui. Elle dépasserait alors l'Europe occidentale, ce qui est étrange si l'on songe qu'à la veille de la Révolution française, la première comptait à peine 3 millions d'habitants alors que la seconde en avait déjà plus de 100 millions, dont certains allaient bientôt traverser l'Océan, poussés par la famine, les persécutions ou le désir d'une vie meilleure.

Je pourrais continuer ainsi d'égrener les prévisions, continent par continent, mais je préfère m'arrêter là, cela fait déjà beaucoup de chiffres. Et ajouter plutôt que ces prévisions dépendent de l'évolution de l'espérance de vie et des taux de fécondité futurs, que l'on ne peut bien sûr prévoir parfaitement. Comme l'on ne prévoit pas non plus les guerres, la misère généralisée, qui peuvent conduire des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sur les routes de l'exil. Mais ce que je voudrais souligner, c'est ceci : en 1950, à la grande époque du fordisme, le monde comptait à peine 2,5 milliards d'habitants. Il y avait certes la guerre, mais elle était « froide », rampante, sans déplacements incontrôlables de population. Ce n'était pas le même monde.

Mon propos n'est donc pas d'écrire une ode au capitalisme mourant. Soit. Mais c'est quoi exactement, le capitalisme ? Je consulte les dictionnaires d'économie que j'ai sous la main pour trouver une définition courte et englobante, qui convienne au rythme du texte.

La plus concise est sans doute celle-ci : Le capitalisme est « un système économique caractérisé par la propriété privée des moyens de production, par le rôle du marché où s'exerce une concurrence entre les agents économiques, par l'importance de l'initiative individuelle (qui n'exclut pas totalement le rôle de l'État), par la recherche et le réinvestissement systématiques du profit ».

Elle néglige toutefois le rôle du salariat, pourtant mis en avant comme élément central dans la définition du deuxième dictionnaire, qui commence ainsi : « Le capitalisme est un système qui repose sur le salariat. »

Le troisième dictionnaire prend, lui, le parti de lister un certain nombre de « points communs fondamentaux », dont la propriété privée, la production de marchandises (« c'est-à-dire de biens produits pour être vendus »), la liberté de contracter, la recherche du profit et, de nouveau, le salariat puisque « la plus grande partie de la population vend sa force de travail contre une rémunération, le salaire ». Il précise aussi qu'il existe différentes formes de capitalisme, dans le temps et dans l'espace. D'abord marchand ou commercial, à partir du ^{xvi}^e siècle (la datation provient en fait du quatrième dictionnaire) puis industriel, dès le ^{xviii}^e siècle avec la révolution industrielle. Sur la forme que prend le capitalisme actuel, les troisième et le

quatrième dictionnaires divergent : « financier » (avec le poids croissant des actionnaires dans les entreprises) ou « à l’heure de la mondialisation » ?

En tout cas, conclut le quatrième dictionnaire, « Joseph Aloys Schumpeter, dans son célèbre ouvrage de 1942, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, avait posé une question et donné une réponse “prophétique” maintes fois reprise : “*Le capitalisme peut-il survivre ? Non.*” Il faut constater, six décennies plus tard [l’édition dont je dispose date de 2002] que l’histoire a apporté – pour le moment – un démenti très net à la prophétie schumpetérienne : le capitalisme et l’économie de marché sont devenus le régime économique et social dominant ».

OceanofPDF.com

Oui, le capitalisme survit lui aussi, contrairement aux prophéties schumpetérienne ou marxiste (selon laquelle il aurait dû s'autodétruire du fait de la baisse tendancielle du taux de profit).

Sa capacité à s'étendre, géographiquement ou en rendant marchandise ce qui ne l'était pas encore, comme sa plasticité sont parmi les raisons de sa longévité. Sans cesse, il invente de nouveaux marchés. Sans cesse, il s'adapte, se transforme, récupérant et assimilant les critiques qui lui sont faites pour les incorporer dans un nouvel « esprit du capitalisme », compatible avec l'esprit du temps et la recherche du profit.

Ce concept, défini par Max Weber en 1905 et qui concernait les seuls entrepreneurs, est essentiel à la survie du système : c'est lui qui fait que l'on s'y engage, que l'on désire y participer. Un terreau idéologique favorable créé, toujours d'après Weber, par la Réforme protestante du XVI^e siècle qui diffusa une vision du travail comme l'accomplissement du devoir sur terre et du gain comme une fin en soi, détachée des plaisirs qu'il pouvait procurer et dont il fallait surtout se garder.

Mais aujourd'hui, comme l'expliquent Luc Boltanski et Ève Chiapello, l'esprit du capitalisme s'est élargi : il ne concerne plus les seuls entrepreneurs, mais tous ceux dont le rôle est indispensable à la poursuite de l'accumulation (managers, cadres, etc.) et qui doivent trouver dans leur participation au capitalisme des perspectives de vie séduisantes, des garanties de sécurité et des raisons morales de faire ce que l'on attend d'eux. Et la force du capitalisme est justement de maintenir le cap du profit,

de garder son axe, tout en infléchissant sans cesse son esprit, qui récupère les critiques qui lui sont adressées, les transforme et les recycle, afin de continuer à susciter l'engagement et permettre ainsi au système de perdurer.

C'est ce qu'il fit avec le paternalisme, réponse à la critique conservatrice de la fin du XIX^e siècle et du désir qu'elle exprimait du retour à une société hiérarchisée mais solidaire, cimentée par des devoirs mutuels entre personnes de condition différente ; ou avec le système de protection sociale des Trente Glorieuses, riposte à la critique sociale des années 30 fustigeant les inégalités, l'exploitation de l'homme par l'homme, et à la montée du communisme ; ou avec la mise en valeur de l'autonomie et de la créativité au travail, credo de la littérature managériale à partir des années 90, en écho à la critique artiste née de 1968 ; ou enfin avec la conversion récente et massive du capitalisme à l'écologie, notamment avec la RSE (Responsabilité Sociale des Entreprises), y compris dans sa version la plus cynique où il ne s'agit pas tant d'être écologiquement responsable que d'en avoir l'air – ce que l'on appelle le *greenwashing*. Sans compter bien sûr les nouveaux marchés lucratifs qu'ouvre le désir d'une nourriture plus saine et d'une planète moins polluée.

C'est ainsi : ce qui ne tue pas le capitalisme le rend plus fort.

Ce que j'essaie de comprendre, c'est donc la texture de ce nouveau capitalisme édifié sur les ruines du vieux capitalisme industriel, celui-là même qui avait fait la grandeur de Detroit. Et où mieux que là-bas pourrais-je saisir cette juxtaposition de l'ancien et du nouveau, avec d'un côté ces 80 000 bâtiments désaffectés et de l'autre cette floraison d'initiatives dans une ville devenue si peu chère qu'elle permet toutes les expériences ?

J'arrive à Detroit le 9 avril 2015, pour un mois (avec un petit intermède en Californie). Avant de prendre mon billet d'avion en mars, je me suis assurée que tout allait bien : scanner et prise de sang, comme cela avait été prévu lors de la dernière séance de chimio, douze mois auparavant. Oui, tout va bien, me dit le docteur O., mon oncologue, et je repars de la consultation avec deux bises, une tape dans le dos et l'impression, après deux ans et demi passés dans l'ombre de la maladie, de pouvoir en sortir enfin.

À l'aéroport de Wayne County, Nancy Jones m'attend, qui a donc gracieusement accepté de me loger et de me conduire durant mon séjour – une proposition que je me suis empressée d'accepter tout en me demandant pourquoi cette femme se montrait si accueillante et disponible avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Serait-elle une sorte de Misery, comme dans le film tiré du livre de Stephen King, qui enferme l'auteur pour qu'il se plie à ses désirs ?

C'est en fait une petite dame un peu ronde de soixante-dix ans, des cheveux blancs, une canne, des yeux perçants. Quand j'ai lu le mail de

Fabrice, je me suis dit qu'il fallait que je vous aide parce que sinon, vous n'alliez pas vous en sortir, m'explique-t-elle en anglais tout en conduisant.

J'apprends vite qu'elle est née à Detroit, qu'elle a travaillé pendant vingt-huit ans au Detroit Institute of Arts (le fameux musée dont la ville, en faillite, avait envisagé de vendre les œuvres et où l'on peut voir les immenses fresques murales de Diego Rivera) et qu'elle vit désormais à Huntington Woods, une banlieue toute proche. Dans les jours qui suivent, on rencontre du monde, beaucoup de monde. Et l'on parle aussi de nous, de nos proches, de la vie. Nancy me raconte son enfance à Detroit et ses étés à Pleasant Lake, comme un petit concentré de l'histoire de la ville et de l'Amérique.

OceanofPDF.com

L'histoire de Pleasant Lake commence par l'achat en 1941 d'un bout de terre vallonné en forme de fer à cheval entourant un lac et doté d'une plage, à dix miles à peine de Detroit, par un groupe de Juifs ashkénazes engagés à gauche. La plupart n'étant pas en mesure de payer leur contribution, ce sont les deux plus riches qui ont fait l'avance, charge ensuite aux autres de rembourser 210 dollars par famille (une sacrée somme à l'époque, représentant à peu près 3 500 dollars d'aujourd'hui) pour avoir le droit de disposer d'une parcelle de terrain communautaire, tirée au sort, où installer un cottage en bois pour passer l'été. C'est cette parenthèse estivale renouvelée chaque année qui, selon Nancy, la sauvera d'un père joueur, destructeur et manipulateur que sa mère avait épousé en secondes noces, après le décès de son premier mari, engagé dans les Brigades internationales et mort au combat en 1936 en Espagne.

Nancy m'a beaucoup parlé de cette communauté de Pleasant Lake et j'en ai encore appris davantage en lisant ses mémoires : son grand-père s'est battu à Odessa en 1905 puis a émigré en Amérique après l'échec de la révolution (et toujours, quand elle voit le landau dévaler l'escalier dans le film d'Eisenstein, Nancy pense à lui), où ses enfants naîtront, qui connaîtront le yiddish avant l'américain. C'est lui qui achètera, pour 210 dollars, ce droit de disposer d'une parcelle de terrain pour installer un cottage où Nancy passera tous les étés de son enfance et de son adolescence.

Mais au-delà de son grand-père, l'histoire des membres de Pleasant Lake traverse aussi celle du xx^e siècle – « l'Histoire avec sa grande hache », comme l'écrivait Georges Perec.

Ainsi de Jack Baroff de Pleasant Lake, qui participa en tant que sergent à la libération des camps. Des années plus tard, il apporte sa montre à réparer. Le bijoutier lui demande d'où lui vient cette belle montre, Baroff répond qu'elle appartenait à un officier allemand, ils se mettent à évoquer la guerre – qu'un jour, il rencontra un groupe de survivants des camps, affamés, cherchant de la nourriture au-dehors, ils n'avaient jamais vu de soldat américain et combien ils furent surpris, alors, de l'entendre parler yiddish, puis il ordonna de tuer un cheval afin qu'ils puissent avoir de la viande. Je vous connais, dit le bijoutier. Je vous connais. J'étais au camp, trop faible pour me déplacer après la fuite des nazis. Les autres sont revenus avec de quoi manger. Ils m'ont dit qu'ils avaient croisé un officier américain, un Juif qui leur avait parlé en yiddish. Le premier soldat américain qu'ils voyaient !

Ainsi de Molly Gerstein de Pleasant Lake, qui prit un jour de congé en 1911 de l'atelier de confection où elle travaillait avec sa belle-sœur, à New York, parce qu'elle avait eu un ticket pour aller à l'opéra. Ce jour-là, l'immeuble prit feu dans l'incendie du Triangle Shirtwaist sans que les ouvrières n'eussent la moindre chance de sortir : elles étaient enfermées à l'intérieur, comme il était d'usage à l'époque dans les ateliers. La belle-sœur de Molly Gerstein avait dix-sept ans. Elle fut l'une des 145 victimes de cet incendie qui émut l'Amérique et contribua, par la suite, à modifier les conditions de travail dans les ateliers.

Ainsi de tous ceux de Pleasant Lake qui furent de la Ford Hunger March de 1932, démonstration de force syndicale devant l'usine Rouge de Ford qui se solda par la mort de cinq manifestants, dont Joe Bussell, le fils de Sam Bussell qui, avec Leon Gray, fera neuf ans plus tard, en 1941, l'avance pour l'achat du terrain autour du lac, afin que les familles puissent respirer au grand air durant l'été et que les hommes, chaque soir, reviennent s'y baigner après leur journée de travail en ville, au moment même où les nazis testaient le Zyklon B à Auschwitz I.

OceanofPDF.com

Sans doute parce qu'obtenir un emploi stable est devenu si difficile (alors même qu'il signale toujours l'entrée de plain-pied dans la vie d'adulte, après les études, les stages, les emplois précaires, les périodes de chômage), on a tendance à mythifier aujourd'hui ce que fut l'emploi salarié à la grande époque du fordisme, à le percevoir surtout comme un cocon protecteur. C'est oublier à quel point le travail à la chaîne, la répétition de quelques gestes élémentaires huit à dix heures par jour sont, à l'échelle d'un individu, une activité aussi absurde qu'insupportable (même si, pour une entreprise comme Ford, les gains de productivité furent considérables). C'est oublier aussi à quel point les entreprises bâties sur le modèle fordien furent non seulement de formidables machines à aliéner, mais aussi à contrôler dans le cadre d'unités productives gigantesques et hyper-hiérarchisées (une critique que le capitalisme intégrera d'ailleurs à partir des années 90, en valorisant l'autonomie dans le travail, la capacité d'initiative des salariés, la gestion par projets, l'entreprise en réseau, etc.).

Harry Bennett, l'âme damnée de Ford et son plus fidèle serviteur, est sans doute celui qui incarne le mieux cette obsession du contrôle. Quand je suis allée avec Nancy chez John King Books, une immense librairie d'occasion sur Lafayette Boulevard, j'ai demandé la meilleure biographie de Ford. Il faut que vous lisiez *We never called him Henry*, de Harry Bennett, me dit la libraire avec assurance, avant de revenir avec un vieux poche écorné datant de 1951, à 12,95 dollars.

En 1916, Harry Bennett, marin de la Navy, est en escale à New York quand il se trouve impliqué dans une bagarre. Des policiers viennent l'arrêter, mais un journaliste ayant assisté à la scène s'interpose et le tire d'affaire, puis lui propose de l'accompagner chez Ford avec qui il a rendez-vous ce jour-là. À l'époque, Ford produit encore la Ford T sur le site de Highland Park, dans des bâtiments révolutionnaires conçus par l'architecte Albert Kahn grâce à une technique de béton armé inventée par son frère Julius Kahn, qui lui a permis de concevoir d'immenses espaces dotés de grandes ouvertures. C'est ainsi que Ford a pu installer sa première chaîne de montage et que les ouvriers travaillent désormais à la lumière du jour, dans un air moins vicié (j'ai d'ailleurs été émue quand Nancy m'a montré, sur Woodward Avenue, une vieille carcasse ocre aux vitres condamnées – ce qu'il reste du site de Highland Park). Mais l'espace est limité, et Ford a donc décidé de construire, toujours avec Albert Kahn, un nouveau complexe industriel : la Rouge, en bordure de la rivière du même nom.

J'en reviens à ce jour de 1916 à New York : le journaliste raconte la scène à Ford, qui se montre intéressé et propose immédiatement un emploi à Bennett. « Savez-vous tirer ? lui demande-t-il. J'ai besoin d'un homme comme vous à la Rouge. Les gars qui la construisent sont des durs et je n'ai pas assez de policiers là-bas. » De fait, Bennett sait tirer et ne s'en privera pas, y compris dans son bureau de la Rouge où il aura l'habitude de s'entraîner sur une cible. À la tête du Service Department, qui comptera jusqu'à 8 000 hommes (en 1930, 100 000 personnes travaillent sur le site Rouge), il intimide, tisse des liens avec la mafia et la classe politique locale, fait espionner les employés dont les conversations sont écoutées jusqu'aux toilettes, demande à ses hommes d'interroger leurs épouses et de lui relayer ce qui se dit entre femmes, hors de l'usine.

Dans ses mémoires, Bennett explique que Ford, fasciné par le crime, aimait embaucher des repris de justice (cette politique de réinsertion faisant, en outre, une publicité gratuite à l'entreprise) et raconte en particulier une entrevue entre Ford et un bookmaker qu'il venait de faire sortir de prison pour l'embaucher. « Je n'ai jamais travaillé de ma vie dans une usine, mais je ferai de mon mieux, monsieur Ford », dit ce dernier, reconnaissant. À

quoi Ford répond : « Vous n'aurez pas à travailler à l'usine. Ouvrez grands vos yeux et vos oreilles, on veut savoir ce qui se trame en ville. »

Bref, ce Harry Bennett est une sorte d'Edgar Hoover de Detroit, qui protège la famille Ford, assure le lien avec le monde politique et celui du crime organisé et, surtout, lutte pied à pied contre les syndicats auxquels Ford voue une haine tenace. Jusqu'à ce 7 mars 1932, jour de la Hunger March où il faisait si froid et où les policiers de Dearborn et le Service Department de Bennett tirèrent sur la foule, blessant une soixantaine de personnes et en tuant quatre (la cinquième mourut de ses blessures trois mois plus tard) dont Joe Bussell, âgé de seize ans à peine, le fils de Sam Bussell de Pleasant Lake.

OceanofPDF.com

Tous le disent à Detroit, Ford était le roi de la ville. Un roi admiré jusqu'en Allemagne, par Hitler qui avait son portrait dans son bureau parce qu'il « l'inspirait », comme il le confia à une journaliste du *Detroit News* ayant traversé l'Atlantique pour l'interviewer en 1931. Ford fut d'ailleurs le premier Américain à recevoir la grand-croix de l'ordre suprême nazi, pour son soixante-quinzième anniversaire en 1938. Il faut dire qu'en matière d'antisémitisme, Ford et Hitler avaient quelques complicités. Dans les années 20 à Detroit, Ford était propriétaire d'un journal, le *Dearborn Independent*, qui publia une série d'articles antisémites et même *Les protocoles des sages de Sion*, ce faux dont Hitler fit un large usage pour dénoncer le « complot juif ».

Les usines Ford n'étaient cependant pas des camps nazis, loin s'en faut (la discrimination raciale y était même plutôt plus faible que dans d'autres entreprises), mais le gigantisme industriel de Ford et les camps ont une matrice commune, qui combine industrialisation et massification dans le cadre d'organisations hyper-hiérarchisées. Une dimension hiérarchique des grandes firmes américaines sur laquelle insiste aussi l'économiste Masahiko Aoki, lorsqu'il conceptualise, à la fin des années 80, la différence entre celles-ci et les firmes japonaises (dont Toyota et sa méthode du Juste-à-temps), en posant son « premier principe de dualité » : « Afin que les entreprises constituent des organisations efficaces et à forte cohésion interne, il faut que soit leur mode de coordination, soit leur mode d'incitation inclut une forte dimension hiérarchique. » Dans ce schéma, les

firmer américaines sont caractérisées par une coordination fortement hiérarchique associée à de faibles possibilités de promotion interne, alors qu'au Japon la coordination est moins hiérarchique, mais les employés sont incités à travailler ensemble pour monter en grade (incitation hiérarchique), chaque grade correspondant à une étendue plus vaste de compétences, mais non à une fonction particulière.

Poursuivant sur cette idée de matrice commune qui n'est ni un parallèle, ni une comparaison, je suis frappée par les observations de Louis-Ferdinand Céline, à la suite de sa visite de 1925 chez Ford en tant que médecin pour la Société des Nations. Dans une communication à la Société de Médecine de Paris, publiée en 1941, il affirme que « ce sont les postulants les plus déçus physiquement et psychiquement qui sont les plus appréciés par la direction de l'usine », parce qu'ils constituent une main-d'œuvre à la fois stable et résignée. Cette main-d'œuvre, que Ford s'engage néanmoins à payer 6 dollars par jour (un salaire bien supérieur au salaire ouvrier de l'époque), fait de l'usine de Highland Park « un très grand et véritable hôpital » : « Sur 44 500 ouvriers de cette usine, 13 184 souffrent d'affections et d'invalidités sérieuses et chroniques. On y trouve notamment 629 tuberculeux et asthmatiques, 187 épileptiques et psychopathes divers, 5 000 hernies, 417 cardiaques, 51 aveugles, des ataxiques et même des malades atteints de maladie du sommeil, 800 néphrites et cystites. » Céline constate qu'il est possible de « nourrir facilement (et dans la prospérité et la réussite industrielle) des milliers d'êtres que nous sommes accoutumés à voir à l'hôpital, dans les dispensaires, dans la rue, traînant longuement la misère ou leur semi-détresse à la charge de la communauté », et il se montre impressionné. Cette méthode mérite réflexion, même s'il observe que ce qui s'en trouve brisé, c'est la conscience d'être un homme, avec une compétence et une dignité : « Chez Ford, n'importe qui peut remplacer n'importe quel ouvrier dans n'importe quel emploi. » D'ailleurs, lorsque le médecin chargé d'examiner les nouvelles recrues dit à haute voix en leur présence que « ce qu'il fallait, c'était des chimpanzés » et que Céline s'en inquiète, le médecin le rassure, « toujours à haute voix, nous prouvant par là que ces candidats étaient non seulement invalides, mais mentalement

obnubilés aussi, dépourvus de sens critique et même de vanité élémentaire ».

OceanofPDF.com

Deux fois déjà que j'évoque le génocide des Juifs d'Europe (le Zyklon B, les camps nazis). Parce qu'il était inévitable, me semble-t-il, que cette « économie de la survie » que je tente de saisir finisse par s'y cogner. Dans notre imaginaire occidental, la question de la survie n'est-elle pas immédiatement colonisée par des images de déportés au corps si maigre et décharné que l'on ne sait pas comment ils tiennent debout ?

Mais peut-être suis-je en train de généraliser mes propres obsessions, liées à une histoire familiale racontée ailleurs (dans *Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin* et *C'est maintenant du passé*) : à l'exception de mon père (né en 1935) et d'un de ses oncles, toute ma famille paternelle a été assassinée. Alors bien sûr, je me suis souvent demandé quelles étaient les qualités particulières (en plus de la chance) qu'il fallait pour survivre ou, selon les termes de Primo Levi dans *Si c'est un homme*, pour être du côté des élus plutôt que des damnés : « Il existe chez les hommes deux catégories bien distinctes que j'appellerai métaphoriquement les élus et les damnés [...]. Le plus simple est de succomber : il suffit d'exécuter tous les ordres qu'on reçoit, de ne manger que sa ration et de respecter la discipline au travail et au camp. L'expérience prouve qu'à ce rythme on résiste rarement plus de trois mois. [...] Si les damnés n'ont pas d'histoire, et s'il n'est qu'une seule et large voie qui mène à la perte, les chemins du salut sont multiples, épineux et imprévus. »

Je ne suis pas la seule à me poser cette question : l'autre soir, Gérard B., dont la mère est devenue orpheline dans les mêmes circonstances que mon

père, racontait qu'il avait suggéré en vain à un de ses oncles déportés d'écrire un *Manuel de la survie*. C'est vrai, ce pourrait être utile, expliqua-t-il avec cette ironie douce qui ne permettait pas de discerner s'il était sérieux ou non : par exemple, manger du charbon de bois guérit la diarrhée (une maladie qui vous affaiblissait vite dans les camps) et le savoir peut vous sauver la vie.

Précisément, quels sont les chemins du salut évoqués par Primo Levi ? La voie principale consiste à devenir *Prominent*, fonctionnaire du camp (kapos, cuisiniers, infirmiers... jusqu'aux balayeurs des baraques et préposés aux latrines et aux douches). Mais « en dehors des fonctionnaires proprement dits, il existe cependant une vaste catégorie de prisonniers qui, n'ayant pas été initialement favorisés par le destin, luttent pour survivre avec leurs seules forces. Il faut remonter le courant ; livrer bataille tous les jours et à toute heure contre la fatigue, la faim, le froid, et l'apathie qui en découle ; résister aux ennemis, être sans pitié pour les rivaux ; aiguïser son intelligence, affermir sa patience, tendre sa volonté. Ou même abandonner toute dignité, étouffer toute lueur de conscience, se jeter dans la mêlée comme une brute contre d'autres brutes, s'abandonner aux forces souterraines insoupçonnées qui soutiennent les générations et les individus dans l'adversité. Les moyens que nous avons su imaginer et mettre en œuvre pour survivre sont aussi nombreux qu'il y a de caractères humains. Tous impliquaient une lutte exténuante de chacun contre tous, et beaucoup une quantité non négligeable d'aberrations et de compromis. Survivre sans avoir renoncé à rien de son propre monde moral, à moins d'interventions puissantes et directes de la chance, n'a été donné qu'à un tout petit nombre d'êtres supérieurs, de l'étoffe des saints et des martyrs ».

Je me pose aussi une autre question : qu'est-ce que la survie transforme en l'homme ? En quoi un survivant est-il différent d'un « simple » vivant ? (même si nous sommes tous en sursis : comme le dit Woody Allen, la vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible). À lire les témoignages des rescapés des camps, des survivants de massacres ou de guerres, j'ai l'impression qu'ils ont dû tuer une part d'eux-mêmes, la plus tendre, qui sinon les aurait conduits à prendre « cette large voie qui mène à la perte ». La tuer parce que pour survivre, il fallait en général renoncer « à

son propre monde moral ». Et c'est sans doute cette amputation irréversible qui donne aux déportés ce regard si particulier, le regard presque lavé de ceux qui ne s'étonnent plus de rien.

Survivre à une maladie, c'est autre chose. Nulle inhumanité à laquelle se confronter, nulle part de soi-même à amputer. La vie dont on a eu si peur d'être privés nous offre un sursis que l'on s'emploie désormais à ne pas gâcher pour de vaines raisons. Profiter de chaque jour comme s'il était le dernier – cette phrase que l'on nous a toujours répétée comme si c'était simple alors qu'il n'y a rien de plus difficile (comment profiter, quand on sait que tout peut se terminer d'un moment à l'autre ?) –, on y a travaillé durant tous ces jours où il fallait en même temps vivre, apprivoiser la mort et se soigner. De cela, on a appris et c'est pourquoi cette survie peut être joyeuse et rendre les couleurs plus vives (et je viens d'écrire « « plus vivre ») : l'herbe plus verte, le ciel plus bleu, la vie plus belle.

J'espère cependant ne pas donner le tournis au lecteur, que je voudrais inviter un instant dans l'intimité de mon atelier. Café, thé, eau fraîche ?

Une fois installés, nous commençons à discuter de tout et de rien. Puis j'explique que j'ai longtemps réfléchi à l'écriture de ce texte, qui mêle des choses si diverses que je peinais à les réunir, comme si j'étais le berger, et parfois même le chien affolé d'un troupeau qui voudrait partir dans tous les sens. Jusqu'au jour où j'ai trouvé l'idée d'une forme qui les rassemble et les relie en n'étant ni une barrière ni une clôture, mais plutôt un fil ténu et solide en même temps. Cette forme, je l'ai appelée *dorica castra*.

C'est une comptine enfantine qui m'a mise sur la voie, une chansonnette que l'on connaît tous :

*Trois petits chats, trois petits chats,
trois petits chats chats chats,
chapeau de paille, chapeau de paille,
chapeau de paille, paille paille,
paillasson, paillasson, paillasson son son*

et qui continue sur le même principe, avec somnambule, bulletin, tintamarre, marabout, bout de ficelle, selle de cheval, cheval de course, course à pied, pied à terre, terre de feu, feu follet, lait de vache, vache de ferme, ferme ta gueule, gueule de loup, loup des bois, boîte aux lettres, lettres de Troie, trois petits chats... pour ne jamais se terminer (et si vous ne retrouvez pas la version de votre enfance, sachez qu'il existe, semble-t-il,

un grand nombre de variantes, dont certaines discrètement subversives, comme celle-ci : boîte aux lettres, lettres d'amour, mour à trois, trois petits chats).

En m'intéressant à cette comptine, qui réunit en boucle des éléments aussi disparates pour former un collier de perles dont chacune est unique, j'ai appris que la figure de style consistant à répéter le même mot en fin de proposition et en début de proposition suivante s'appelait une anadiplose et qu'il existait des anadiploses particulières, les *dorica castra*, qui se caractérisent non par la reprise d'un même mot, mais par la reprise d'un même son (d'ailleurs, « *dorica castra* » est une *dorica castra*), dont l'exemple le plus célèbre est justement cette comptine qui, en tant que succession de *dorica castra* (c'est-à-dire d'anadiploses particulières), est en fait une concaténation (si j'ai bien compris).

Alors même si ce ne sont pas des sons que je reprends au vol – mais plutôt des images, des idées, des évocations – ce texte suit le même principe, dis-je au lecteur qui vient de terminer son thé.

Et puis je voudrais vous montrer autre chose. Et tout en lui tendant un bout de papier, je poursuis : voici le premier paragraphe que j'avais écrit pour ce texte, quand je ne savais pas encore où aller ni comment faire. Je l'ai gardé, parce qu'il est un peu son acte de naissance :

« Si, pour une fois, j'écrivais l'esprit libre ? Sans penser au résultat, ni à ceux qui, dans l'esprit de l'auteur, se penchent sur le berceau d'un texte avec leur regard de censeur ? Si je déambulais en écriture ? je viens de le comprendre, l'alignement des mots m'emprisonne et quand je ne cesse de tordre et de triturer mes phrases en tous sens à la recherche du son cristallin et de la transparence, c'est peut-être justement pour oublier la grille, le croquis millimétré, le quadrillage sous la toile. Même maintenant, alors que j'écris ceci, je m'arrête dans mon élan, voici une demi-heure que je rafistole mes phrases, que je les pondère et les rééquilibre, alors que je ne devrais chercher que le geste du peintre calligraphe, lui seul compte, il est plein, il ne s'interrompt pas, le pinceau et la toile en sont le sismographe. »

Alors vous comprenez – le lecteur enfle son manteau et prend son sac, veut-il quitter mon atelier de toute urgence, me trouve-t-il un peu fêlée ? – cette forme que j'appelle *dorica castra* permet de concilier désir de liberté et nécessité de rassembler Detroit, la maladie et l'économie, dans l'idée de former un tout cohérent, qui produirait plus de sens que la somme de ses parties.

OceanofPDF.com

De nouveau seule, repensant à cette scène avec le lecteur, j’entrevois quelque chose que j’avais ignoré. Lutter contre la dispersion, c’est précisément le combat contre le cancer où le problème n’est pas tant la tumeur initiale – si elle peut être opérée, ce qui est possible dans le cas du cancer du sein – que le fait qu’elle ait pu se disperser, métastaser jusqu’à coloniser des organes vitaux (même si le mot « combat » traduit mal la réalité du face-à-face avec une maladie que l’on tente à la fois d’apprivoiser et de tenir à distance). D’ailleurs, si je m’en réfère à mon propre cas, une chimiothérapie « préventive » fut prescrite alors même qu’il n’y avait aucune certitude sur la diffusion de métastases ailleurs que dans le sein, parce que dans l’hypothèse où il y en aurait eu, il fallait frapper vite et fort, sachant que mon type de cancer était agressif mais qu’il existait une chimiothérapie efficace, reconnaissant et ciblant les cellules malades.

La dispersion, c’est aussi ce qui gangrène nos sociétés occidentales, si l’on en croit le Prix Nobel d’économie Joseph Stiglitz. Constatant que la situation de la famille américaine type s’est détériorée en un quart de siècle et que le nombre de pauvres a augmenté, il fait le diagnostic de *La grande fracture*, entre d’un côté les très fortunés qui ne cessent de s’enrichir, et de l’autre, les Américains ordinaires qui se demandent comment payer les études de leurs enfants, faire face à une maladie grave, avoir assez d’argent pour leur retraite – sans compter les millions de personnes qui ont perdu leur maison récemment. Cette grande fracture est apparue aux États-Unis quand la croissance a cessé de faire progresser tout le monde, comme dans

les décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale où les revenus augmentaient plus vite en bas de l'échelle qu'au sommet, réduisant les inégalités et renforçant la cohésion sociale.

À Detroit et ses environs, cette grande fracture est d'abord géographique et raciale. Entre Detroit (83 % de Noirs), où le revenu par tête est deux fois plus faible qu'en moyenne en Amérique, et certaines banlieues de la ville comme Grosse Pointe (plus de 90 % de Blancs) ou Bloomfield Township (84 % de Blancs) où il est à peu près deux fois plus élevé (ce qui fait, si vous me suivez bien, un rapport de 1 à 4 entre le revenu par tête de Detroit et celui de certaines de ses banlieues), il y a un monde qu'il est dangereux de franchir, surtout quand on est noir : une collègue de Nancy au Detroit Institute of Arts était terrorisée à l'idée que son fils, qui travaillait comme *busboy* (garçon de salle) dans un restaurant de Grosse Pointe, rentre tous les soirs à Detroit en voiture parce qu'elle craignait qu'il soit contrôlé par la police (surtout à Grosse Pointe où le simple fait d'être noir est suspect), que cela dégénère sans que son fils n'ait rien fait et qu'il soit blessé voire tué, une inquiétude nourrie par le nombre hallucinant de Noirs abattus par la police aux États-Unis. Une expression entendue là-bas, saisissante parce qu'elle en dit beaucoup en trois mots : *driving while black*. Conduire non pas en état d'ivresse, mais en état de noir. Il paraît d'ailleurs (je n'ai pas pu vérifier) que le bus qui part de Detroit et passe par Bloomfield Township ne marque pas l'arrêt dans cette ville. Et c'est encore l'image d'un bus qui vient pour illustrer les chiffres alarmants réunis par Oxfam : en 2015, il aurait suffi de remplir un bus avec les 62 personnes les plus fortunées de la planète (contre 388 personnes en 2010), pour que celles-ci aient une richesse équivalente à celle de la moitié la plus pauvre de la population mondiale.

Mais comment articuler cela avec une très bonne nouvelle, à savoir la régression de l'extrême pauvreté dans le monde ? Selon le dernier rapport de la Banque mondiale paru en octobre 2015, celle-ci ne cesse de reculer : presque 2 milliards de personnes étaient dans cette situation en 1990, elles sont désormais 700 millions, vivant principalement en Afrique subsaharienne. Le rapport ajoute que le recul a été particulièrement vif dans les années 2000 et dans la zone Asie-Pacifique.

C'est que la réalité de nos sociétés occidentales est différente : elles ont depuis longtemps tourné le dos à l'extrême pauvreté (consistant à vivre avec moins de 1,90 dollar par jour) et ce qu'elles voient au quotidien, c'est la montée des inégalités, la dispersion croissante des patrimoines et des revenus qui les fragmente et les transforme.

OceanofPDF.com

Et si la classe moyenne – qui jusqu’alors faisait le lien, assurait une sorte de continuum social entre les pauvres et les riches – était elle-même en survie ? Et si elle risquait de disparaître ? Après tout, sa création est récente, comme l’a montré Thomas Piketty dans *Le capital au XXI^e siècle*, en même temps qu’il a permis à chacun de comprendre que la richesse d’un individu n’était pas uniquement déterminée par son talent personnel et sa classe sociale d’appartenance : l’effet de génération joue aussi, la possibilité de constituer un patrimoine au cours d’une vie variant beaucoup selon les époques. D’ailleurs, si Piketty cite Balzac ou Jane Austen, c’est précisément parce que ces deux écrivains ont su mettre en scène le poids considérable de l’héritage au XIX^e siècle – auquel quelques hommes parvenaient à se soustraire, en devenant par exemple coureurs de dot, alors qu’il était presque impossible aux femmes d’y échapper (à ce sujet, il est révélateur qu’à la différence d’Elizabeth et Jane Bennet dans *Orgueil et préjugés* qui voient l’amour triompher sur l’intérêt, Jane et Cassandra, les filles pauvrement dotées du pasteur Austen, ne se marièrent jamais...).

Mais à l’inverse du XIX^e siècle où l’héritage représentait 80 à 90 % du patrimoine privé en France, avec pour conséquence qu’à moins d’un héritage ou d’un bon mariage, on restait pauvre (c’est tout le sens du discours de Vautrin à Rastignac analysé par Piketty), le XX^e siècle a permis à des millions d’Occidentaux de s’enrichir au cours de leur vie, l’héritage passant alors au second plan. Ainsi, dans la France des années 70, le patrimoine accumulé du vivant des personnes constituait presque 60 % du

patrimoine privé en moyenne, une situation tout à fait exceptionnelle dans notre histoire et liée au fait qu'entre 1920 et 1970, la valeur totale du patrimoine privé s'était tellement érodée qu'elle ne représentait plus que deux à trois fois le revenu national annuel (contre sept fois de 1700 à 1910). Dans ces conditions, il devenait plus facile d'acquérir du patrimoine de son vivant car, relativement à la richesse créée en une année, il coûtait beaucoup moins cher.

Cependant, à partir des années 70, la valeur du patrimoine privé remonte progressivement et l'héritage retrouve une place qu'on ne lui connaissait plus, jusqu'à représenter aujourd'hui les deux tiers du patrimoine privé, ce qui malmène l'idéal méritocratique de nos sociétés modernes. Reste cependant une différence de taille avec ce XIX^e siècle de rentiers et de chasseurs de dots : le XX^e siècle a donné naissance à une classe moyenne patrimoniale qui n'existait pas dans l'Europe d'avant la Première Guerre mondiale, lorsque les 10 % les plus riches détenaient 90 % du patrimoine privé. À présent, les 50 % les plus pauvres ont toujours moins de 5 % du patrimoine privé total, mais les 40 % du milieu en ont un tiers, au détriment des 10 % les plus riches qui en conservent quand même plus de 60 %. La réduction des inégalités patrimoniales a donc résulté du seul transfert de richesses des 10 % les plus riches vers les 40 % du milieu, mais jusqu'à quand ? On le constate déjà, les enfants nés après 1970 ont un mal fou à avoir un niveau de vie similaire à celui de leurs parents au même âge. Aux États-Unis, le processus est encore plus avancé, puisque l'Amérique d'aujourd'hui (où les 10 % les plus riches détiennent désormais plus de 70 % du patrimoine privé total) est devenue plus inégalitaire que celle du début du XIX^e siècle.

Sidney, qui est toujours mon premier lecteur, me met en garde : attention à ne pas disparaître de ton propre texte, à ne pas le désertter par un souci trop exclusif d'exposer les travaux des uns et des autres.

Sur la défensive, épuisée par les presque mille pages de Piketty que je tourne dans tous les sens pour en condenser au mieux la foisonnante matière, j'ai envie de lui rétorquer que ce n'est pas si simple, quand il ajoute, soudain inspiré : Pense au *Boléro* de Ravel ! Ton récit intime doit être comme la caisse claire du *Boléro*, un rythme simple et lancinant qui ne s'interrompt pas, ne se décale pas même si les autres instruments, qui entrent au fur et à mesure, semblent vouloir le submerger et le faire déraiser.

Tu ne crois pas que je vais laisser le lecteur avec ma petite vie ? lui dis-je alors, à la fois inquiète et piquée par ses critiques.

Au contraire, insiste-t-il, vas-y, n'aie pas peur, laisse-toi aller !

Me laisser aller ? C'est que je ne voudrais pas non plus en faire trop. Même si j'ai eu le sentiment aigu de lutter pour ma survie, durant ces deux ans et demi de chimiothérapie et d'opérations, je suis bien consciente que dans l'imaginaire collectif, le cancer du sein ne semble plus si grave, et encore moins dans nos pays riches où l'on bénéficie de traitements coûteux mais souvent efficaces. Ce fut d'ailleurs ma perception intime de la crise grecque : apprendre que certaines femmes, dont le cancer était semblable au mien, ne pouvaient pas bénéficier du même traitement et allaient mourir parce que celui-ci était trop onéreux pour les finances des hôpitaux grecs.

Raconte au moins ce qui t'a tant intéressée dans le livre de Piketty, lâche finalement Sidney. Et je pense soudain à ma grand-mère adorée, qui en 1926 traversa la rivière de Morlaix pour se marier et s'installer à Carantec (pardonnez ces précisions, mais les Bretons du Finistère Nord savent que traverser la rivière de Morlaix signifie passer du Trégor au Léon, ce qui n'est pas rien), et à ces balades à pied que nous faisions toutes les deux (d'ailleurs, elle ne disait pas « marcher avec elle », mais « lui donner un pas de conduite »). Parfois, au hasard de notre itinéraire, elle me montrait telle maison qu'ils auraient pu acheter, à quelques mètres à peine de la mer. À l'époque ce n'était pas cher et la propriétaire voulait nous la vendre parce qu'elle m'aimait bien, mais Jean s'y était opposé (Jean, mon grand-père, n'était pas un tyran, simplement c'était l'époque, les femmes n'allaient pas contre l'avis de leur mari).

Je pense aussi à mon obsession immobilière, que ma grand-mère m'a sans doute transmise durant nos marches sans que je m'en aperçoive, et dont mes proches aiment à s'amuser. Très tôt, j'ai voulu avoir un toit sur la tête, un endroit d'où l'on ne pourrait me déloger sous aucun prétexte, et je me souviens encore du sentiment d'urgence et de l'intense inquiétude éprouvés au début des années 2000 lorsque j'avais vendu mon premier appartement (parce que la vie avait changé et que nous étions désormais trois) sans que Sidney et moi ne parvenions, pour diverses raisons, à acheter autre chose – comme si je pressentais déjà ce que Piketty expliquerait dans son livre des années plus tard, à savoir que pour les générations nées après la mienne (ou pour les retardataires, ce que je craignais d'être), il deviendrait beaucoup plus difficile, voire impossible d'acquérir son logement dans une ville comme Paris sans être un héritier.

Un exemple simple et concret : ce premier appartement acheté à Paris en 1998 quand j'étais jeune maître de conférences, rue de la Grange-aux-Belles près du canal Saint-Martin, coûtait au mètre carré l'équivalent de mon salaire mensuel – aujourd'hui, pour cette même surface, il faudrait quatre mois de salaire d'un jeune maître de conférences. D'ailleurs, en France, la hausse des prix de l'immobilier entre 1998 et 2010 est la principale responsable de la montée des inégalités de patrimoine sur la même période, le patrimoine financier n'ayant joué qu'un rôle secondaire :

c'est elle qui a augmenté l'écart entre les riches et les pauvres et creusé le fossé entre générations, les jeunes générations se trouvant pénalisées par rapport à celles des *baby-boomers* et des cinquantenaires qui purent accumuler un patrimoine dans des conditions beaucoup plus favorables.

OceanofPDF.com

Même si j’essaie désormais de ne pas oublier le *Boléro* de Ravel, je n’en ai pas encore fini avec le livre de Thomas Piketty et ce qu’il nous raconte de l’histoire des inégalités. Parce qu’en fait, il existe deux axes pour appréhender notre santé financière (et je m’aperçois, en écrivant ces mots, que l’on utilise la métaphore de la santé pour les questions d’argent) : celui du patrimoine dont j’ai déjà parlé et celui du revenu dont je voudrais dire deux mots entre deux battements de caisse claire.

Le revenu est la somme des revenus du capital (l’usage est d’utiliser le mot capital à propos du revenu, plutôt que celui de patrimoine) et de ceux du travail. Les revenus du capital sont distribués de manière aussi inégalitaire que le patrimoine lui-même, voire plus car ceux qui sont fortunés savent en général obtenir un meilleur rendement que ceux qui le sont moins. Ceux du travail sont mieux répartis, rendant les inégalités moins criantes en termes de revenu que de patrimoine. Cela ne les a cependant pas empêchées d’exploser aux États-Unis à partir des années 70-80, l’apparition de salaires très élevés pour quelques-uns conjuguée à la modération salariale pour presque tous y ayant pris sa part (en France, l’histoire est différente car les inégalités de revenu ont certes augmenté, mais de manière modérée) : c’est la grande fracture dont parle Stiglitz, qui explique cette nostalgie de l’Amérique des années 50 et 60 et qui contredit la fameuse « loi » de Kuznets, Prix Nobel d’économie, stipulant en pleine guerre froide que les inégalités finiraient par se résorber avec le développement économique, une « loi » bien commode pour lutter contre la

tentation communiste. Alors qu'entre 1950 et 1970, les 10 % les plus riches recevaient 30 à 35 % du revenu national américain, ils en reçoivent désormais près de la moitié, ce chiffre étant sans doute encore sous-évalué. Piketty donne une illustration de ce basculement, en remarquant que si l'on cumulait la croissance totale de l'économie américaine au cours des trente années précédant la crise, de 1977 à 2007, on s'apercevrait que les 10 % les plus riches en ont accaparé les trois quarts et le 1 % le plus riche, 60 %. Peut-être cela fut-il possible parce que la société américaine supportait mieux les inégalités que nos sociétés européennes : des chercheurs ont montré que le bien-être déclaré des habitants diminuait partout quand les inégalités augmentaient, mais beaucoup plus en Europe qu'aux États-Unis où l'espoir d'ascension sociale, la force de l'*American Dream* atténuaient sans doute l'impact négatif de cette montée des inégalités. Mais si la grande fracture pulvérise ce rêve de réussite, par quoi sera-t-il remplacé (j'écris ces lignes alors même que Donald Trump a remporté l'investiture républicaine pour les élections présidentielles de 2016) ?

Ouf ! me dis-je en rangeant enfin le Piketty dans la bibliothèque, espérant avoir extrait de ce pavé la substantifique moelle dont j'avais besoin pour mon propre texte. À présent, je veux m'arrêter un instant et écouter un peu de musique. Je dis « écouter » pour que le lecteur continue de me considérer avec sérieux, mais en réalité, ce dont j'ai envie, c'est de danser comme une cinglée afin de me défouler, tant ce livre me demande d'être contenue, ramassée, concentrée, lestée de livres et de rapports, avançant pas à pas sur une poutre étroite.

Cette musique, c'est celle du documentaire *Searching for Sugar Man*, vu par hasard à la télévision deux mois après mon retour de Detroit. Ce film raconte l'histoire de Rodriguez, un chanteur américain ayant sorti dans l'indifférence générale deux albums au début des années 70 avant de sombrer dans l'oubli. Mais un exemplaire de son premier disque parvient en Afrique du Sud et sans que Rodriguez en ait la moindre idée (une histoire impossible aujourd'hui, dans nos vies saturées d'Internet) devient la bande-son de toute une jeune génération blanche, révoltée contre la société afrikaner et l'apartheid. C'est ainsi que, dans les années 90, deux Sud-Africains fascinés par la musique de Rodriguez se mettent à enquêter pour connaître les circonstances de sa mort, les rumeurs les plus folles ayant circulé à ce sujet (il se serait suicidé sur scène en s'immolant par le feu ou en se tirant une balle dans la bouche...).

Ils cherchent, cherchent en vain, jusqu'au moment où en écoutant attentivement le texte d'une chanson, ils tombent sur le mot « Dearborn » et

découvrent qu'il s'agit d'une banlieue de Detroit. Je ne raconterai pas la suite du film qui obtint de nombreux prix (dont l'oscar du meilleur film documentaire), rencontra un succès public et fit aussi l'objet de vives critiques pour avoir omis certains faits qui auraient rendu l'histoire moins belle (je me demande d'ailleurs si c'est à tout cela que son réalisateur Malik Bendjelloul n'a pas survécu : il s'est suicidé à trente-six ans, moins de deux ans après la sortie du film).

Mais revenons plutôt à Dearborn : avant que je parte à Detroit, Steve Faigenbaum, natif de la ville sur laquelle il a aussi fait un film (*City of Dreams*), avait mentionné Dearborn, banlieue ouvrière blanche de Detroit où était localisé l'immense complexe Rouge de Ford, usine intégrée allant de la fonderie de l'acier pour les carrosseries jusqu'à la ligne d'assemblage (des Ford A, des Thunderbird, des Mustang). Et il avait opposé Dearborn à Inkster, banlieue pour les Noirs qui travaillaient à l'usine car il leur était interdit d'habiter Dearborn. Les mots comptent : *dearborn* signifie bien né et personne n'ignore que dans Inkster, il y a *ink*, l'encre. Une encre ici bien noire car à Detroit aussi, une forme d'apartheid existait, avec ces contrats qui stipulaient, dans certains quartiers, que les maisons ne pouvaient être achetées ou louées que par des personnes de « race caucasienne » (c'est-à-dire blanches). Des clauses restrictives que la Cour suprême des États-Unis, en 1948, finit par juger non conformes à la loi, mais dont les effets délétères perdurèrent, sous la forme d'intimidations diverses lorsqu'une famille noire venait s'installer dans un quartier blanc.

Désormais, la ville est noire et pauvre, entourée de banlieues blanches qui sont pour certaines les villes les plus riches des États-Unis (comme Grosse Pointe ou Bloomfield Township). Ce n'est donc pas un hasard si la jeune génération blanche d'Afrique du Sud s'était reconnue dans la musique de Rodriguez, même si *Searching for Sugar Man* ne l'évoque pas : quelque chose de la réalité de Detroit fit écho à la situation de l'Afrique du Sud, comme j'en ai eu la confirmation quand plusieurs Detroitiers blancs (qui n'habitent plus Detroit, mais ses environs) utilisèrent spontanément le mot « apartheid » pour qualifier la manière dont Noirs et Blancs furent méthodiquement séparés dans la ville.

OceanofPDF.com

En 1950, il y avait 84 % de Blancs à Detroit. À présent, il y a 83 % de Noirs. J'avais entendu plusieurs fois, lorsque j'étais là-bas, que le départ des Blancs (le *white flight*) avait commencé dès les années 50 et qu'il était faux de prétendre, comme le faisaient certains, qu'il datait d'après les émeutes raciales de 1967 (que d'autres, pas les mêmes, appellent la *Rebellion*, avec un R majuscule). Mais je n'arrivais pas à saisir comment « l'arsenal de l'Amérique » s'était transformé en une ville noire, pauvre et désarmée.

C'est en lisant le récit de Marsha Music que j'ai compris. *Les enfants kidnappés de Detroit* (*The kidnapped children of Detroit*) commence ainsi (je traduis) :

« C'est arrivé d'un coup. On était dehors, tous ensemble, dans la chaleur d'un jour d'été avant la rentrée, à jouer aux osselets, à la marelle, à faire du vélo. Le lendemain, nos amis blancs n'étaient plus là. L'un d'entre eux a peut-être dit "on s'en va" au milieu d'une partie de foot, mais il y eut peu de véritables au revoir, de promesses de rester en contact, de ces adieux d'enfants qui se connaissent depuis toujours ou presque. »

Les enfants eurent-ils l'interdiction de parler ? Les adultes, eux, ne dirent rien de leur prochain départ à leurs voisins noirs : comment auraient-ils pu l'évoquer avec ceux-là mêmes qui en étaient la cause ?

Pour Marsha Music, ce fut comme si tous les enfants blancs de Detroit avaient été kidnappés, arrachés à leurs maisons en pleine nuit. Comment ont-ils réagi ? Ont-ils pleuré ? Ont-ils pensé à ce qu'ils laissaient derrière eux quand ils se réveillèrent dans leur nouvelle maison ?

Mais revenons à ce qui précéda ce grand départ. Pour vendre les maisons de ces cités modernes qui fleurissaient autour de la ville, les agents immobiliers commencèrent par distiller la terreur. Dès que les Noirs s'installaient dans un quartier de Detroit dont ils avaient été exclus jusqu'alors, cela tournait à la panique. Les Blancs s'empressaient de vendre, empaquetant leurs affaires en vitesse de crainte d'être les derniers à partir. En résulta un phénomène que les économistes connaissent bien sur les marchés financiers : les prophéties auto-réalisatrices. Les pires craintes des Blancs se réalisèrent, précisément parce qu'ils y cédèrent. Le prix des maisons chuta, la classe moyenne disparut de la ville, des familles noires et pauvres s'installèrent à leur place qui n'avaient pas les moyens d'entretenir l'habitat, celui-ci se dégradait, la drogue commençait à circuler (selon Marsha Music, cette consommation répondait à l'anxiété des jeunes Noirs défavorisés d'être implantés dans un quartier où nul ne les désirait : ni les Blancs ni les Noirs qui s'y étaient installés peu avant pour intégrer la classe moyenne). Dans les écoles, des gamins noirs se mirent à tourmenter des gamins blancs en représailles d'injustices réelles ou supposées.

Et puis l'activité économique aussi se déplaça – la terre était bon marché en banlieue pour installer des unités de production modernes. Detroit vit ses impôts locaux se réduire et n'eut bientôt plus les moyens d'entretenir ses services et ses infrastructures. La ville entière se dégradait et des années plus tard, la crise des *subprimes* acheva le processus.

Mais, note-t-elle (et je l'ai constaté moi-même parmi les gens que j'ai rencontrés), beaucoup de ceux qui partirent restèrent attachés à leur ville, à leur quartier, regardant leur ancienne cité avec un mélange de mépris, de désarroi et de nostalgie, observant son déclin comme un amant éconduit.

Marsha Music a connu beaucoup de Blancs travaillant à Detroit, qui éprouvent ce frisson de peur et d'excitation à s'y sentir bien (au moins pendant la journée) et de la fierté à partager des moments avec leurs collègues noirs, quand tant d'autres continuent de se tenir à distance. Alors

elle s'interroge : Que se serait-il passé si les Blancs n'étaient pas partis, s'ils avaient tenu bon, résisté à la manipulation, et si les Noirs avaient été capables de repousser les plaies conjointes du chômage, de la drogue et du crime ? Que se serait-il passé si tous avaient su vivre ensemble ?

Reste que les Noirs de la ville ne comprennent pas ce sentiment d'appartenance, voire de propriété, des Blancs par rapport à Detroit, si longtemps après l'avoir désertée. Sauf à considérer, comme invite à le faire Marsha Music, que les Blancs sont en exil de leur propre ville, qu'ils ont quittée à cause de la peur.

Désormais, conclut-elle, beaucoup de descendants de ces enfants kidnappés font le chemin inverse et reviennent à Detroit. Mais celle-ci n'est pas abandonnée comme ils ont pu l'entendre, c'est une ville occupée par des habitants avec lesquels ils doivent apprendre à partager. De la même manière qu'en Afrique du Sud (de nouveau, cette comparaison avec l'apartheid), il faut alors réparer, reconstruire, se réconcilier, parler du passé. « Que l'on apprenne, cette fois, à vivre ensemble. » Pour ceux qui, comme elle, n'ont jamais quitté la ville, cela suppose d'accueillir les descendants des enfants kidnappés et de leur raconter cette histoire qui est aussi la leur. Et pour ceux qui arrivent, de respecter ceux qui sont restés là et surtout, de ne pas croire qu'ils viennent sauver la ville, parce qu'ils viennent d'abord pour se sauver eux-mêmes.

Ce texte de Marsha Music me fait soudain penser à une phrase écrite pendant la chimio, jetée sur un carnet et retrouvée des mois plus tard : *Je suis moi-même mon propre processus de guérison*. Detroit est-elle aussi son propre processus de guérison, après ce cancer de la ségrégation raciale qui l'a ravagée ? Cette expérience doit en tout cas nous conduire à être particulièrement vigilants sur la montée des barrières et des clôtures en France : n'a-t-on pas maintes fois constaté que les pires maux de la société américaine arrivaient en différé ici, même s'ils étaient parfois en double inversé (en France, les centres-villes sont plutôt « blancs » et les banlieues le sont moins) ?

Alors plutôt que de chercher à qui la faute, j'aimerais insister, à la lumière de l'histoire de Detroit, sur le fait que tout le monde y a perdu, même si chacun a eu le sentiment de faire le meilleur choix. Et c'est peut-être le « dilemme du prisonnier », formulé la première fois en 1950 par le mathématicien Tucker, qui illustre le mieux cette situation de perdant-perdant. Deux prisonniers soupçonnés d'un crime (par exemple le cambriolage d'une banque) sont enfermés dans deux cellules séparées. À chacun, on propose le marché suivant :

- Si vous dénoncez l'autre sans qu'il vous dénonce, vous serez remis en liberté et votre complice purgera une peine de six ans de prison ; à l'inverse, si l'autre vous dénonce sans que vous le dénonciez, vous purgerez une peine de six ans de prison et il sera remis en liberté.

- Si vous vous dénoncez mutuellement, vous serez condamnés tous les deux à une peine de trois ans.

- Si vous niez tous les deux et faute d'autres éléments au dossier, vous serez condamnés tous les deux à une peine de un an.

Il en résulte que chacun a individuellement intérêt à dénoncer l'autre (ce qui lui permet de réduire sa peine de six ans à trois si l'autre le dénonce, de un an à zéro si l'autre nie). Or, comme les deux prisonniers tiennent le même raisonnement, ils finissent par se dénoncer mutuellement et purgent donc une peine de prison plus longue (trois ans) que s'ils avaient nié (un an). Ce résultat montre donc que dans certains cas, la recherche de l'intérêt personnel peut conduire à des résultats qui sont les plus mauvais pour tous.

Quand j'expose le dilemme aux étudiants, leur réaction est d'abord morale : ils sont choqués que la solution rationnelle soit celle de la dénonciation mutuelle. Je leur explique que là n'est pas la question, cet exemple ayant pour seul objectif de montrer les effets pervers éventuels de comportements rationnels individuels, contredisant la vision d'Adam Smith de la main invisible (selon laquelle celui qui poursuit son intérêt personnel sert aussi l'intérêt collectif).

Et puis je brode pour les aider à s'éloigner du point de vue moral qu'ils avaient adopté : peut-être que ces deux complices ne se connaissent pas, qu'ils viennent à peine de se rencontrer pour commettre ce crime, qu'il n'y a aucune amitié entre eux, etc. Ce que j'occulte en revanche, c'est la question de la culpabilité des prisonniers. Car si on y réfléchit, qu'ils soient coupables ou non, qu'est-ce que cela change ? Rien, cela ne change rien.

À force de voir le monde en Noir et Blanc, on en oublie les autres, en particulier les Latinos qui forment pourtant 7 % de la population de Detroit. Certaines familles d'origine mexicaine arrivèrent en ville dès le début du ^{xx}^e siècle, attirées par l'essor industriel, et sont depuis longtemps américaines. D'autres au contraire, d'immigration récente en provenance d'Amérique centrale ou du Sud, cumulent les problèmes : papiers pas toujours en règle, difficulté de se loger, conflits familiaux, absence de formation, etc. C'est surtout de ceux-là que prend soin le père Marie-Elie Haby à la paroisse Notre-Dame-de-Guadalupe située dans l'ouest de Detroit, à quelques encablures de Dearborn. Ordonné prêtre par le cardinal Lustiger, le père Haby commença son ministère dans le 7^e arrondissement de Paris, où il s'occupait de l'aumônerie et des écoles catholiques, donc des enfants de ce que l'on appelait il y a un siècle le Faubourg Saint-Germain, mélange d'aristocrates, de grands bourgeois, de nouveaux riches et de concierges. Avant d'être nommé à Detroit il y a neuf ans, il voulait partir en Amérique du Sud pour aider les pauvres, mais la réponse tardant à venir il accepta cette mission, vaguement déçu, avant de découvrir combien la misère était grande dans cette métropole américaine symbole de la prospérité industrielle du ^{xx}^e siècle.

Le père Haby est parfois sollicité par les médias qu'il fuit, et j'ai dû beaucoup insister, l'assurer que je n'étais pas journaliste et lui expliquer pourquoi je souhaitais tant le rencontrer. À vrai dire, je ne le savais pas moi-même, mais quelque chose avait piqué mon intérêt, même si je ne pensais

pas encore centrer ce texte sur la question de la survie : quand le consul honoraire de Detroit m'avait parlé de lui, il avait ajouté, je m'en souviens, que le père Haby apprenait aux gens à survivre dans cette ville...

Bref, nous nous sommes retrouvés un vendredi matin d'avril à 9 heures, lors de la distribution de nourriture organisée par la banque alimentaire de la paroisse. À l'exception de celle-ci, ouverte à tous et où se pressent en majorité des Blancs pauvres (selon les statistiques ethniques établies à l'intention des donateurs, les deux tiers des bénéficiaires sont des Américains blancs d'origine européenne, le dernier tiers étant constitué de Latinos, d'Afro-Américains et d'une petite minorité d'Arabes), la paroisse s'occupe principalement des Latinos : cours pour adultes, assistance pour les soins médicaux, pour les papiers administratifs, mais aussi formation au mariage, éducation sexuelle conforme aux préceptes catholiques, etc. Le père Haby a une vision systémique des problèmes, auxquels il tente de répondre en intervenant sur tous les fronts. En fait, j'apprendrai vite que son obsession n'est pas tant la survie que de contribuer à donner une dignité à ses paroissiens. Et ce qui l'enthousiasme tout particulièrement ce jour-là est de leur permettre d'acquérir une maison à un prix très bas (entre 1 000 et 10 000 dollars).

J'ai déjà dit que Detroit, depuis les années 50, a vu sa population presque divisée par trois et que des milliers de maisons sont inhabitées, qui se dégradent et ne valent presque rien. Le problème est que, dans ce cas, il est très difficile d'obtenir un crédit, parce que la valeur de la maison est faible et que le crédit doit surtout servir à la réhabilitation : il excède alors largement la valeur d'achat, ce que les banques n'ont en général pas le droit de faire. Cependant, ce n'est pas un véritable frein pour la communauté latino dont le père Haby s'occupe, car celle-ci compte de nombreux charpentiers, électriciens, couvreurs, maçons, etc., qui, en achetant les matériaux et en échangeant leurs compétences, sont en mesure de réhabiliter des maisons à moindre coût, sans devoir recourir au crédit. Le père Haby a déjà tenté l'expérience avec une maison qui avait été cédée à la paroisse et revendue 5 000 dollars à un charpentier, histoire de donner de la valeur aux choses. Celui-ci l'a réhabilitée et il en est très heureux. C'est pourquoi le père Haby espère maintenant travailler avec des agences

immobilières locales pour renouveler ce type d'opération. Manière aussi de créer de la convivialité, tout en luttant contre l'insécurité du quartier. Manière enfin d'incarner le rêve américain : un emploi et une maison, en une seule génération d'immigrants.

OceanofPDF.com

Cet échange de compétences pour acquérir et rénover une maison avec de faibles moyens et sans s'endetter, c'est exactement le contraire de la logique du *subprime* qui acheva de ravager Detroit dans les années 2000, en plus d'être l'élément déclencheur de la grande récession mondiale démarrée en 2008.

Le *subprime* est une technique née aux États-Unis dans les années 90, permettant de consentir des prêts immobiliers à des personnes fragiles financièrement et auxquelles les banques, jusqu'alors, refusaient de prêter. Ainsi, grâce aux *subprimes*, les pauvres pouvaient enfin emprunter pour acheter leur maison, à un taux certes plus élevé que celui des crédits *prime*, mais qui n'était pas pour autant usuraire. D'ailleurs, la mariée était si belle que ce type de crédit s'emballa aux États-Unis dans les années 2000.

Mais pourquoi les établissements financiers consentaient-ils ces prêts qu'ils avaient toujours refusés ? Tout simplement parce qu'ils s'en débarrassaient au plus vite, plutôt que de les garder dans leur bilan jusqu'à extinction de la dette (raison pour laquelle, en général, un banquier refuse de prêter à un client jugé à risque). Et la recette magique était la titrisation, consistant à mélanger les crédits *subprime* à d'autres crédits, puis à revendre l'ensemble sur les marchés financiers, sous la forme de titres obligataires.

Sauf qu'en 2006, apparut ce que l'on appelle en économie un effet de ciseau : d'un côté, les charges de remboursement augmentèrent car les taux d'intérêt remontaient, les prêts *subprime* étant en général à taux variable.

De l'autre, les prix de l'immobilier baissèrent, rendant hasardeuse toute sortie par la vente du bien immobilier et le remboursement de la dette. Bref, les ménages fragiles se trouvèrent dans l'incapacité de payer leurs échéances, ce qui créa une panique énorme, car ces fameux crédits *subprime* étaient disséminés un peu partout et, tel un virus, entraînèrent une suspicion généralisée sur la valeur des titres qui se transforma vite en panique générale, dont les établissements financiers, qui en avaient été les démiurges, firent les frais (soit parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de tout titriser, soit parce qu'ils avaient été eux-mêmes dupés en achetant ces titres). Quant aux ménages en difficulté, on saisit leur maison, ce qui n'arrangea rien car tant de biens immobiliers mis en même temps sur le marché firent encore baisser les prix, rajoutant aux pertes des créanciers.

On le sait désormais, la crise des *subprimes* n'est pas la cause, mais le signe avant-coureur d'une grave crise de modèle dont on peine à sortir (de même, la crise du milieu des années 70 n'était pas due à la hausse du prix du pétrole en 1973, qui en avait pourtant été le déclencheur).

Pour Detroit, cette crise des *subprimes* prit cependant une tournure particulière, sans doute parce que sa population, en majorité noire et pauvre, était une cible privilégiée pour ce type de crédits, qui s'y développèrent bien davantage qu'ailleurs aux États-Unis. Il en résulte que depuis 2005, 65 000 maisons ont été saisies pour crédit impayé (si l'on ajoute celles saisies pour taxes non payées, cela fait plus d'une maison sur trois à Detroit). Et le malheur des uns ne fait même pas la fortune des autres : au contraire, 56 % de ces 65 000 maisons saisies sont désormais à l'abandon, ce qui aurait déjà coûté un demi-milliard de dollars à la ville, à la fois pour détruire les maisons – 15 000 dollars par habitation en moyenne – et du fait du manque à gagner en impôts locaux. Même si l'on est totalement dénué de préoccupation sociale, voilà un exemple type de mauvaise décision économique. Comme Paul Samuelson l'expliquait, on peut se mettre debout dans un théâtre parce qu'on est gêné par le voisin de devant, mais si tout le monde le fait, plus personne ne voit rien. Il aurait donc mieux valu bouger la tête à droite ou à gauche afin que chacun puisse profiter du spectacle, comme il aurait mieux valu que ces ménages fragiles voient leur dette substantiellement réduite et rééchelonnée, tout en restant propriétaires de

leur maison – pas seulement pour eux, mais pour l'ensemble de la collectivité (banquiers, voisins, pouvoirs publics, commerçants du quartier...).

OceanofPDF.com

Le *subprime* témoigne aussi des ravages d'un capitalisme désormais assujetti à la finance. Dans la logique capitaliste, un secteur financier sain doit, si l'on file la métaphore agricole, être le système d'irrigation de l'ensemble, qui permet aux entreprises viables de croître et d'embellir, aux ménages d'emprunter, d'épargner, de disposer de moyens de paiement fiables pour consommer. Son excroissance est donc un signe de maladie car c'est autant de moins pour l'investissement des entreprises qui se vident alors de leur substance, autant de moins aussi pour les ménages qui se mettent à emprunter pour compenser le manque de revenus du travail, créant les germes d'une future crise.

Mais si cette excroissance s'est formée, c'est parce que la finance est devenue une sorte de mafia, dans le sens où elle use de sa puissance et de sa force pour extraire une rémunération exorbitante par rapport à sa contribution réelle, sans que l'on parvienne à la contrôler et à la remettre à sa place. D'un côté, les banques ont pris des risques excessifs, rémunérés mais non assumés, parce que leur rôle stratégique dans les économies nationales leur garantissait qu'elles seraient secourues par les pouvoirs publics sans pour autant qu'elles dussent se soumettre à une réglementation trop contraignante (grâce notamment à leur réseau d'influence, dont celui de Goldman Sachs d'où sont issus Mario Draghi, le président actuel de la BCE, et Henry Paulson, secrétaire du Trésor des États-Unis en 2008). De l'autre, les actionnaires ont exigé une rentabilité toujours plus élevée des

entreprises, sous peine sinon d'en désertier le capital, ce qui ferait chuter leur valeur boursière et par la même occasion leur équipe dirigeante...

Cette image de la finance comme d'une mafia (dans le sens précisé plus haut) me fait penser au *Parrain* et en particulier au troisième opus, lorsque Michael Corleone souhaite légaliser les affaires de la famille et qu'il passe un accord avec les dirigeants de la banque du Vatican, avant de se rendre compte qu'ils sont pires encore que les mafieux avec lesquels il a l'habitude de collaborer. Mais au-delà, *Le Parrain* est un film que j'adore et je me suis longtemps interrogée sur le personnage de Michael, joué par Al Pacino : n'avait-il pas d'autre choix que de faire tuer son frère Fredo ? Pour mémoire, dans *Le Parrain II*, Michael et sa famille échappent de justesse à une tentative d'assassinat et Michael comprend vite qu'il y a un traître dans son entourage proche. Il finit par apprendre qu'il s'agit de Fredo, qui n'a jamais supporté que leur père ait pu choisir Michael pour lui succéder à la tête du clan Corleone plutôt que lui, qui était pourtant l'aîné (ce que tout spectateur du film sait impossible, car Fredo incarne la faiblesse). Michael décide alors de laisser Fredo en vie pour ne pas peiner sa mère. Mais quand celle-ci décède, il ordonne à son homme de main de le tuer, qui l'abat d'une balle de revolver sur un lac apaisé, alors qu'ils sont en train de pêcher et que Fredo récite un « Je vous salue Marie » pour attirer les poissons.

Sidney, qui a une grand-mère sicilienne et un grand-père italien, m'a toujours assuré que Michael n'avait pas d'autre choix, au risque sinon de ne plus être respecté par les autres parrains de la mafia – ce qui aurait mis en péril la survie du groupe. Il argue pour cela de codes culturels sur lesquels je n'ai aucune prise, n'ayant pas cette ascendance. Malgré tout, je refusais de me laisser convaincre et lorsque l'on croisa par hasard à la gare de Lyon un avocat marseillais d'origine sicilienne de ses connaissances, je lui posai à brûle-pourpoint la même question, à laquelle il me fit à peu près la même réponse. Il n'empêche, je continuais de résister et de penser que Michael aurait dû trouver une autre solution (peut-être parce que je suis à moitié bretonne et que les Bretons sont têtus !), à tel point que j'en vins même à envisager de faire un livre autour de cette question, qui aurait sollicité des contributions diverses d'ethnologues, d'écrivains, de psychanalystes, de philosophes, de prêtres, de rabbins, d'imams, de poètes, de peintres, de

sculpteurs, de Siciliens, de Bretons, de décorateurs, de mafieux, de policiers, de bouchers, de cordonniers, de politiciens, de blanchisseurs, d'éditeurs, de médecins, de libraires, de collégiens, de lycéens, etc.

Bien sûr, cette question dépasse largement la fiction du *Parrain* et si elle m'intéresse tant, c'est qu'elle met en évidence tout le tragique d'un problème fréquent, mais souvent masqué : comment se défendre de sa propre famille sans se tuer soi-même ? Comment se libérer des désirs mortifères de ses proches, sans devenir le prisonnier de sa propre culpabilité ? La maladie, parfois, offre une échappatoire. En donnant un tribut, un gage corporel, elle libère d'une tension insupportable l'esprit, qui devient tout entier concentré sur la survie et trouve, parfois, la voie pour surmonter le problème initial. C'est un des côtés positifs de la maladie, des crises aussi d'ailleurs. Mais justement, alors que la crise bancaire de 2008 offrait cette possibilité de remettre le secteur financier à la bonne place, cette opportunité ne fut pas saisie, laissant à la finance cette emprise mortifère sur le capitalisme contemporain.

Le plus drôle est que le nom du réalisateur du *Parrain* soit Francis Ford Coppola, en hommage indirect à Henry Ford : Carmine, le père de Francis, avait choisi ce second prénom pour son fils car il était flûtiste à l'orchestre symphonique de Detroit et que l'émission de radio diffusant leurs concerts s'appelait *The Ford Sunday Evening Hour*, sponsorisée par la Ford Motor Company... Mais Francis est né en 1939, à la grande époque de Motor City (le surnom de Detroit), avant que la ville ne s'écroule et ne devienne l'image, l'icône même, du capitalisme industriel défunt.

Un changement de capitalisme que l'histoire récente de General Motors illustre dans ses dérives : d'un côté, l'entreprise, afin de satisfaire ses actionnaires, s'est endettée de manière excessive pour augmenter la rentabilité de ses actions (c'est l'effet de levier lié à l'endettement), ce qui l'a fragilisée au cours des années 2000 et a précipité sa chute ; de l'autre, elle a externalisé sa filiale de financement pour l'achat de voitures à crédit (c'est le fameux « recentrage stratégique », autre exigence des actionnaires consistant à ce que l'entreprise se recentre sur son cœur de métier), et cette filiale s'est mise à jouer au casino en multipliant les prises de risques jusqu'à cumuler 8 milliards de pertes : il n'y avait plus alors de structure viable pour financer les ventes de voitures General Motors qui s'écroulèrent aux États-Unis, passant de plus de 4 millions d'unités vendues en 2006 à 2 millions en 2009.

Pourtant, Detroit n'a pas dit son dernier mot, même après avoir pris l'eau de toute part : faillite de General Motors et de Chrysler en 2009, faillite de

la ville en 2013. Parce qu'il faut sauver le soldat automobile comme il faut sauver le soldat Detroit et que la ville, toujours, renaît de ses cendres, du moins si l'on en croit sa devise : *speramus meliora, resurget cineribus* – nous espérons des temps meilleurs, elle renaîtra de ses cendres. En 2009, Barack Obama lance un vaste plan de sauvetage de l'automobile de quelque 80 milliards de dollars. Quant à la ville, elle est en train de restructurer sa dette en essayant de se réinventer un avenir. Bien sûr, ces changements font des gagnants et beaucoup de perdants, en premier lieu les salariés qui avaient su obtenir, pas à pas, des droits et des garanties qu'ils perdent désormais pas à pas. Mais si Detroit, la ville des syndicats et de la rébellion noire de 1967, a mis un genou à terre, ce n'est pas un hasard. Comme me l'a raconté un banquier, rencontré un matin au café du Detroit Institute of Arts, si Detroit n'a pas été sauvée plus tôt, c'est aussi à cause de tout ce qu'elle incarnait : *the lefties*, la gauche, les syndicats, la lutte contre les discriminations raciales. « *We are Union people* », dit d'ailleurs le frère de Nancy dans le récit autobiographique qu'elle m'a confié. Aujourd'hui aux États-Unis, les emplois protégés de la grande époque du fordisme disparaissent et le continuum des salaires, allant du bas au haut de l'échelle (qui permettait d'ailleurs d'acquérir des voitures plus ou moins chères, comme General Motors l'avait très bien compris en gardant des marques au prix et au prestige différencié : Chevrolet, Pontiac, Oldsmobile, Buick et Cadillac), se creuse en son milieu, en détruisant surtout les emplois intermédiaires, désormais les plus attaqués par la numérisation : comptables, agents immobiliers, secrétaires, emplois administratifs divers, etc. En fragilisant la classe moyenne au profit des hauts et des bas salaires, cette polarisation des emplois a un effet dévastateur sur nos sociétés – et c'est une fois de plus l'image de la dispersion et du délitement qui vient, tirant derrière elle celle du cancer.

Si cette polarisation persiste, comme l'avancent deux chercheurs d'Oxford qui ont publié en 2013 une étude très commentée, arguant que 47 % des emplois américains, surtout au milieu de l'échelle des rémunérations, pourraient être détruits dans les années qui viennent, elle risque de déstabiliser également les équilibres politiques nés de l'après-guerre. En Europe, une étude récente montre que la polarisation des emplois s'est

accentuée depuis 2008, sans que l'on sache encore s'il s'agit d'un effet temporaire ou d'une tendance durable. Qu'il paraît loin, le temps où l'emploi permettait aux générations qui se succédaient de voir leur niveau de vie augmenter. Par un curieux retour de l'histoire, l'emploi n'empêche désormais plus d'être pauvre. Oui, un curieux retour de l'histoire : on l'avait oublié, mais pendant des siècles, le travail, et surtout le travail salarié, fut un signe de pauvreté. Comme l'écrivait Robert Castel dans *Les métamorphoses de la question sociale*, le salariat « a longtemps été une des situations parmi les plus incertaines, et aussi les plus indignes et les plus misérables. On était salarié lorsqu'on n'était rien et que l'on n'avait rien à échanger, hormis la force de ses bras. Quelqu'un tombait dans le salariat quand son état se dégradait [...] Être ou tomber dans le salariat, c'était s'installer dans la dépendance, être condamné à vivre "au jour la journée", se trouver sous l'emprise du besoin ». Un temps qu'il faut espérer ne pas voir revenir, mais qui pointe déjà le bout de son nez, avec cette nouvelle réalité des *working poors*.

Au-delà du désir d'incarner le capitalisme à travers Detroit, j'ai le sentiment que nous, Français, avons un attachement singulier pour cette ville. Peut-être à cause de ces belles américaines (je parle des voitures) qui faisaient rêver. Ou du son particulier des artistes produits par la Motown (Diana Ross, Stevie Wonder, Marvin Gaye, les Jackson Five, etc.) et de la vitalité du rap de Detroit. Ou du fait qu'elle fut fondée par le Français Antoine de Lamothe-Cadillac, qu'Alexis de Tocqueville y passa en 1831 (il note d'ailleurs dans son *Journal* des restes d'influence française) et aussi Louis-Ferdinand Céline entre les deux guerres, qui écrivit dans son rapport médical pour la Société des Nations que « chez Ford, la santé de l'ouvrier est sans importance, c'est la machine qui lui fait la charité d'avoir encore besoin de lui », avant d'y faire travailler Bardamu dans *Le voyage au bout de la nuit*. Ou parce qu'il y a de l'énergie dans l'écroulement et de la beauté dans la déchéance, comme l'ont montré les photographes français Yves Marchand et Romain Meffre dans leur très beau livre sur la ville. Les raisons d'aimer Detroit sont diverses et je me suis interrogée sur mon propre désir de me rendre dans la métropole la plus dangereuse des États-Unis, alors que sans être timorée, je ne suis pas non plus excessivement téméraire. Sans doute parce qu'elle représente un pan du rêve américain. Un pan, mais pas le mien : lorsque adolescente, je rêvais des États-Unis, c'était d'une école à New York comme celle du film *Fame*, où étudier la danse et le violoncelle. Plutôt le rêve américain de la génération de mes grands-parents juifs polonais. Mais eux, pourquoi choisirent-ils Paris plutôt que

l'Amérique ? Peut-être parce que Paris leur plaisait davantage, ou qu'ils y avaient chacun des cousins pour les héberger à leur arrivée. Ou à cause de l'affaire Dreyfus, toujours présentée comme la manifestation criante d'un certain antisémitisme français, ce qu'elle est bien sûr, mais qui occulte le fait qu'il y avait aussi, pour des Juifs ashkénazes persécutés, matière à espérer d'un pays qui se déchirait ainsi pour défendre un Juif.

Mais imaginons un instant qu'ils aient choisi Detroit. Ils seraient arrivés à Ellis Island et, de New York, auraient pris le train pour le Michigan. À Detroit, ils auraient été aidés par des connaissances de Varsovie – cousins ou amis. Ils auraient travaillé dur et fini par trouver leur place dans la société américaine, acquis une maison et réussi, en économisant chaque sou, à payer l'université à leurs enfants. Peut-être auraient-ils aussi investi 210 dollars pour disposer d'une parcelle de terrain communautaire à Pleasant Lake où installer un cottage. Ils y auraient parlé yiddish chaque été avec ceux de leur génération et américain avec les plus jeunes, cet américain à l'accent yiddish que Nancy imite si bien. Bref, ils auraient vécu leur vie, plutôt que la déportation et la mort.

Dans ce cas, tu ne serais pas née, me fait remarquer Sidney. Et il est vrai que le mariage de mon père, Juif né à Paris de parents apatrides et ayant survécu à la guerre par miracle, et de ma mère, Bretonne de Carantec, baptisée et ayant fait sa communion, est déjà suffisamment improbable pour en rajouter. Il n'empêche, quelque chose m'est familier dans cette réalité de Detroit. Tant de familles portent encore en elles les traces de l'immigration. Faina Lerman, qui vit dans une ancienne biscuiterie à Hamtramck, une cité à l'intérieur de Detroit, avec son mari Graem et leurs deux enfants, m'a raconté qu'elle a émigré en 1980, à quatre ans et demi, avec ses parents et grands-parents, de Riga. Tous les Juifs qui partaient étaient munis d'un *blue book*, un cahier recopié à la main, en secret, où chaque étape de l'émigration était expliquée. Où échanger des dollars. Où acheter de l'ambre, de la vodka, du caviar, pour les revendre ensuite, à Vienne ou en Italie. Où dormir, où s'arrêter quelque temps pour gagner un peu d'argent et continuer le voyage jusqu'aux États-Unis. Faina aurait voulu voir ce qu'est devenu ce fameux *blue book*, mais celui-ci, semble-t-il, a été perdu, ou jeté. Après tout, le voyage était terminé, nul besoin de garder ces traces de la

de la dure vie d'avant en URSS, de la peur de l'inconnu. En face de la biscuiterie, Faina et Graem viennent d'acheter deux maisons. À ces prix qui, aujourd'hui, font rêver toute l'Amérique : 500 à 1 000 dollars pour une maison à rénover. Ils projettent d'en acheter une troisième, pour héberger les artistes plasticiens qu'ils accueillent en résidence, leur fournissant logement, atelier, outils et vélo pour se déplacer.

OceanofPDF.com

Il y a autre chose : Detroit est une ville de la survie. Ceux qui y sont restés ont survécu. Au manque d'écoles dignes de ce nom, aux routes défoncées et non déneigées l'hiver, à l'absence d'éclairage public, aux maisons brûlées, à une police inopérante (le temps moyen entre l'appel au secours et l'intervention de la police vient à peine de se réduire, mais il a longtemps été de presque une heure), à l'absence de magasins d'alimentation où s'approvisionner. Cette capacité de survivre et de renaître de ses cendres, contenue dans la devise de Detroit (qu'elle a choisie après avoir été ravagée par un incendie en 1805), trouve d'ailleurs une traduction contemporaine dans le *Do it yourself* de ces jeunes Blancs éduqués qui réinvestissent la ville et dont on peut, au choix, se moquer, craindre qu'ils annoncent un processus de gentrification excluant les plus pauvres, ou louer l'inventivité et l'esprit d'entreprise. Je me souviens en particulier de Gwen Meyer, une ancienne étudiante en littérature de vingt-neuf ans que j'ai rencontrée dans la serre d'un jardin communautaire où elle mettait en pot des jeunes pousses de plantes diverses pour les vendre au marché. C'est là qu'elle m'expliqua que les vignerons du Michigan, à l'ouest de Detroit, avaient adopté une logique de « coopétition », un néologisme signifiant qu'ils coopèrent – par exemple pour créer une identité des vins de la région, une publicité commune pour leurs vignobles, pour promouvoir une route des vins, etc. –, sans pour autant cesser d'être rivaux. À mon retour en France, en consultant Internet, je trouve d'ailleurs un article intéressant sur une coopétition dans le vignoble français, au pic Saint-Loup en Languedoc-Roussillon.

J'apprends ainsi que ce mélange subtil de rivalité et de solidarité nécessite la mise en place d'une institution spécifique en charge de la coopération, ainsi que l'intégration, par chacun, de cette tension coopérative. Mais ce qui me frappe le plus est le paradoxe suivant : l'augmentation de la concurrence depuis les années 80 aurait renforcé la coopération entre entreprises, qui s'avère nécessaire pour créer des avantages concurrentiels que l'on n'aurait pu développer seul.

En ce sens, la coopération devient un élément essentiel de la survie dans un univers de plus en plus compétitif, ce qui me fait réfléchir de nouveau aux camps nazis. N'y voyez pas là une obsession de ma part pour l'univers concentrationnaire : si je m'y intéresse ici, c'est parce qu'il met au jour des mécanismes de survie masqués sinon, dans le cours normal de nos vies (Primo Levi : « Le Lager a été, aussi et à bien des égards, une gigantesque expérience biologique et sociale »). Au camp, on survivait *contre* les autres – si l'on n'était pas sélectionné, c'est parce que d'autres l'étaient, comme le relate David Rousset dans *Les jours de notre mort*, quand il détaille les stratégies des détenus sur la place d'appel pour diminuer le risque d'être choisi et donc tué : ne pas se faire remarquer, essayer d'être le plus au centre possible de la place et pas sur les côtés, éviter la proximité avec quelqu'un de plus vigoureux qui vous ferait passer pour mal en point. Mais les témoignages montrent aussi que l'on survivait *grâce* aux autres, en général un petit nombre d'amis ou de camarades avec qui « organiser » (le maître mot des camps) une ration supplémentaire, des chaussures, un travail moins harassant, etc. Un etc. qui me fait honte, laissant penser que ces éléments que j'ai négligé de citer n'étaient pas absolument cruciaux pour survivre. Et c'est pourquoi j'ajoute après coup une dernière histoire de survie, entendue il y a peu et qui m'a tant émue, sans doute parce qu'elle eut lieu durant cette marche de la mort de janvier 1945 où mon grand-père, trop épuisé pour avancer encore, fut assassiné par les nazis d'une balle au bord d'une route : celle du grand-père de Raphaëlle qui y survécut avec ses trois amis, car, à tour de rôle, ils dormaient en marchant, les autres soutenant le dormeur (qui n'était pas bien lourd) dont les pieds continuaient de fouler le sol sans qu'il en soit conscient.

OceanofPDF.com

Une ville de la survie qui tente de renouer avec la vie, c'est ma perception de Detroit aujourd'hui, qu'illustre notamment le projet *Detroit Future City* associant les parties prenantes de la ville (habitants, entreprises, institutions publiques, associations, fondations, etc.) dans un processus collectif pour imaginer ensemble un futur qui soit à la fois réalisable et désirable. Le rapport principal de presque 800 pages, publié en 2012, dessine ainsi une vision partagée et une trajectoire pour y parvenir (en distinguant les horizons 2020, 2030 et 2050), offrant à chacun la possibilité de décider et d'agir à son échelle, en cohérence avec cette vision.

Les problèmes auxquels la ville est confrontée sont nombreux : que faire de ces 150 000 lots désormais sans maison, de ces terres vacantes dont la superficie totale serait équivalente à celle de Manhattan ? Et des services collectifs (eau, égouts, éclairage public, etc.) conçus pour une ville de presque 2 millions d'habitants, sous-utilisés et souvent vétustes, alors même que la ville ne lève plus suffisamment d'impôts pour les entretenir ? Comment transformer un système éducatif qui, au lieu de redistribuer les chances, ne fait que renforcer les positions de classe et reproduire la pauvreté, génération après génération ? Comment créer des emplois et dans quels secteurs ? Comment faire pour que les quartiers d'habitation encore suffisamment peuplés redeviennent agréables à vivre, avec des écoles dignes de ce nom, des infrastructures, des commerces de proximité, des voies piétonnes et cyclables ? Et ces espaces désormais indéfinissables, ni

ville ni campagne, où seules quelques rares maisons subsistent encore, que proposer aux 100 000 habitants qui y résident ?

L'état de déréliction est tel qu'il faut avancer en même temps sur tous les fronts et c'est pourquoi Detroit, qui incarna le mieux ce capitalisme industriel du ^{xx}e siècle, se transforme en un lieu d'expérimentation inédit pour celui du ^{xxi}e siècle. La ville n'a pas le choix : sa situation critique l'oblige à inventer autre chose sous peine de couler, tout en autorisant des prises de risque impossibles ailleurs grâce notamment au faible coût du foncier. Sans compter qu'il lui reste des atouts dans sa manche : son positionnement stratégique d'abord, à la frontière des États-Unis et du Canada, à côté des Grands Lacs, et sa culture industrielle et agricole, profondément inscrite dans l'État du Michigan auquel elle appartient.

Les pistes évoquées par *Detroit Future City* sont nombreuses : installer dans la ville des « infrastructures bleues » qui récoltent l'eau de pluie pour la recycler et des « infrastructures vertes » (plantation de forêts pour capturer le carbone et purifier l'air, développement de parcs, de voies piétonnes et cyclables, traitement des déchets) ; dépolluer et cultiver des terres dans la ville, pour permettre aux habitants de mieux s'alimenter et créer aussi des emplois ; améliorer le système éducatif et de formation ; multiplier et varier les formes d'habitat urbain ; créer une dynamique favorable à la création d'emplois dans le secteur privé, en particulier dans l'industrie, l'économie numérique, les technologies de l'information, la santé, l'éducation et la formation, l'entrepreneuriat local ; identifier les zones d'emploi, les zones résidentielles, les zones où installer ces infrastructures bleues et vertes et repenser, sur cette base, tout le système de transport. Bref, il ne s'agit pas seulement d'inventer une nouvelle économie, mais aussi une nouvelle manière de vivre en son sein. Et cela, Detroit l'a déjà fait une fois, non ?

Jerry Herron, professeur à l'université Wayne State de Detroit, a écrit un article joliment intitulé « The Last Pedestrians », à propos de trois hommes qui façonnèrent la ville en leur temps : Albert Kahn l'architecte, Diego Rivera le peintre, Edsel Ford (fils de Henry) l'industriel et le mécène. Je cherche à traduire le titre, mais cela ne donne rien : « Les derniers piétons », c'est un peu ridicule. C'est pourtant ce qu'ils furent, avant que l'automobile ne transforme l'urbanisme, le paysage et le mode de vie des Américains qui jamais, sinon, ne seraient partis vivre massivement en banlieue.

Aujourd'hui, il est presque impossible de vivre aux États-Unis sans voiture, tant les distances sont importantes et les transports en commun peu développés. Mais est-ce si différent en France ? George Steiner écrivait que l'Europe, ce sont (entre autres) les cafés et les distances que l'on peut parcourir à pied. Mais quand je consulte les statistiques, je suis un peu déçue car en fait, les différences sont bien moindres que ce que j'imaginais : si 86 % des Américains vont travailler en voiture, 74 % des Français le font aussi. La différence est un peu plus importante pour le nombre de véhicules à moteur pour 1 000 habitants : 809 (non inclus les deux-roues) aux États-Unis, contre « seulement » 578 en France.

Dans les années 70, Ivan Illich tenta de populariser l'idée selon laquelle si on tenait compte non seulement du temps de transport, mais aussi du temps de travail nécessaire pour payer ce transport, soit la « vitesse généralisée », l'automobiliste allait moins vite que le cycliste : « L'Américain moyen consacre plus de mille six cents heures par an à sa voiture [...], qu'il

l'utilise ou qu'il gagne les moyens de le faire [...], pour parcourir dix mille kilomètres ; cela représente à peine 6 kilomètres à l'heure », écrivait-il en 1975. Des recherches plus récentes montrent néanmoins que la vitesse généralisée de l'automobile a augmenté, pour se situer désormais légèrement au-dessus de celle du vélo, du moins en France (autour de 20 km/h pour la voiture et de 15 km/h pour le vélo). Néanmoins, quand on a le choix (ce qui n'est pas toujours le cas), cela fait réfléchir, non ? Surtout si l'on ajoute qu'en ville, la vitesse généralisée de la voiture reste inférieure à celle du vélo, et que l'automobile occasionne beaucoup d'autres nuisances : pollution, bruit, accidents, étalement urbain, consommation d'espaces. Quand j'y pense, je trouve étrange d'avoir choisi Motor City : je n'aime pas les voitures (à cause d'un accident justement) et j'ai de la chance, je n'ai jamais été dans l'absolue nécessité d'en avoir une. D'ailleurs, je n'en ai jamais eu.

En même temps, je m'aperçois combien la voiture est intriquée, imbriquée dans l'histoire des familles occidentales – essayez, vous verrez ! Ma grand-mère bretonne, née en 1907, commença sa vie active à dix ans : elle livrait le pain en voiture à cheval. Puis son père acheta une automobile, la première de Ploujean (le bourg où ils habitaient, près de Morlaix), disait-elle avec fierté. À la fin des années 60, ma mère avait une 2 CV dont le plancher était troué et l'on voyait la route défiler sous nos pieds, ce qui impressionnait beaucoup la toute petite fille que j'étais. Mes grands-parents, eux, avaient une 404 dont le volant vibrait et bien que je susse que cela n'avait rien à voir, les mains tremblantes de mon grand-père sur le volant me semblaient être un signe de sa propre vieillesse (ma grand-mère, elle, ne savait ni conduire ni nager, comme beaucoup de femmes de son époque).

Quant à mon père, il aimait les 504 et d'ailleurs, il en eut deux : une blanche et une bleue, je ne sais plus dans quel ordre, alors que je me souviens d'avoir écrasé un jour l'ongle de mon index droit (qui resta déformé) en fermant la portière sur mon doigt, tellement j'étais impatiente de sortir pour me rendre au Noël d'entreprise de cette année-là. Mais la voiture préférée de mon enfance fut la Mehari bâchée vert pomme de ma mère, couleur à la mode dans les années 70, avec laquelle elle nous conduisait au collège, les matins d'hiver, par moins 10 °C (nous habitions

alors en pleine campagne, dans les Alpes-de-Haute-Provence) : mon frère et moi nous mettions sous son vieux manteau en peau de mouton retournée, lui aussi à la mode dans les années 70, qui sentait la bique mais que l'on adorait et qui nous tenait chaud. Ensuite, ma mère aurait une 104 orange vif puis, au début des années 80, une R5 bordeaux relookée, aux lignes plus géométriques que le précédent modèle – la décennie 70, celle de la vitesse généralisée selon Illich, était désormais terminée.

OceanofPDF.com

Si ce concept de vitesse généralisée me plaît, c'est aussi parce qu'il rappelle que la voiture est un objet de consommation qui coûte cher en heures de travail. Tout le monde le sait, le fordisme fut le règne de la production de masse *et* de la consommation de masse. Loin de moi l'idée de nier l'utilité de tous ces objets nouveaux qui simplifièrent la vie et singulièrement celle des femmes : le réfrigérateur (à propos, Frigidaire était une marque General Motors), le lave-linge, le lave-vaisselle... Mais que se passa-t-il après que ces premiers désirs furent assouvis ? Il fallut bien sûr en créer de nouveaux, et c'est ainsi que le départ massif des Américains en banlieue comme l'étalement puis l'émiettement urbains en Europe générèrent de nouveaux besoins en voitures, en maisons, en équipement ménager, etc.

Northland Center fut le premier *mall* à ouvrir en 1954 dans la banlieue de Detroit. Mais attention, pas n'importe quel *mall* : à l'époque, Northland Center était LE plus grand centre commercial au monde. Une époque, selon Glen Mannisto, où la Chevrolet Bel Air 1955 était *THE perfect car* et où il suffisait à ses parents de les amener, ses sœurs et lui, en voiture à Northland Center pour dissoudre les conflits familiaux : un peu de shopping et ils rentraient heureux à la maison. Oui, la croyance était profonde, alors, que l'on pouvait réaliser tous ses désirs grâce à la consommation : acheter, c'était comme se régénérer soi-même. Et si l'on ne parvenait pas à être satisfait, ajoute Glen, on croyait que c'était de notre faute, pas celle du

système. Certains travaillaient jusqu'à 70 heures par semaine pour gagner plus d'argent.

Produire et consommer : les hauts et bas de ce couple-là n'ont cessé depuis lors de générer bonheur et frustrations, croissance et pollutions. Et si Northland Center est fermé depuis avril 2015 (il devrait même être bientôt rasé), le mode de vie dispendieux qu'il incarne est loin d'avoir disparu. Au contraire, ces zones qui ne sont ni ville ni campagne mais banlieues, lotissements, zones industrielles, zones commerciales, etc., ne cessent de se développer, rendant la voiture plus que jamais nécessaire, ce qui contribue à augmenter l'empreinte écologique de nos pays occidentaux, déjà bien supérieure à la moyenne. C'est ainsi qu'il nous faudrait aujourd'hui une planète et demie pour reconstituer chaque année notre consommation en ressources naturelles, voire deux planètes et demie si l'humanité entière adoptait le mode de vie français et presque quatre pour le mode de vie américain. Une surexploitation des ressources qui va de pair avec leur dégradation : l'eau que l'on boit, la nourriture que l'on mange, l'air que l'on respire sont bien sûr indispensables à notre survie, mais nous empoisonnent un peu chaque jour. Et sans vouloir m'aventurer ici sur l'incidence de l'environnement et de la nourriture sur les différents types de cancer, j'aimerais juste souligner qu'il nous faut désormais composer avec cette étrange dualité, comme il nous faut composer avec la réalité d'une terre qui s'épuise, alors qu'elle est quelquefois si jolie, comme l'écrivait Prévert, avec ses mystères de New York, sa grande muraille de Chine, son petit canal de l'Ourcq, sa rivière de Morlaix !

À propos de rivière justement, j'ai oublié de dire que Detroit s'appelle ainsi parce que la rivière qui longe la ville forme une sorte de détroit reliant le lac Saint-Clair au lac Érié, traçant aussi la frontière avec le Canada au sud (car c'est une autre bizarrerie de la ville que de se situer au nord du Canada).

Je fais la maligne parce que j'ai une carte sous les yeux, mais en fait, je suis nulle en géographie, même si je sais combien elle est importante pour comprendre le monde et ses conflits. Et lorsque à l'été 2015, alors que je travaillais sur Detroit et que l'on s'apprêtait à franchir en voilier le détroit de Messine, j'ai pensé par association d'idées à celui de Magellan, il m'a fallu aller vérifier sur une carte où il se trouvait (quand je vous dis que je suis nulle...) – à côté du cap Horn, ai-je découvert, dont le docteur O. avait comparé la traversée à la chimiothérapie qui m'attendait, ce jour où il m'avait annoncé qu'il y avait un doute justifiant un tel traitement.

En fait de cap Horn, j'ai plutôt eu le sentiment de passer par le détroit de Magellan, réputé plus calme – au cap Horn, les vagues peuvent atteindre jusqu'à trente mètres de haut – car la chimio fut moins dure à supporter que ce que je pensais. Le plus violent fut de perdre mes cheveux, deux semaines après la première séance. Alors qu'ils chutaient par poignées et que j'essayais en vain de les retenir avec un bonnet ou une barrette, Sidney m'avait dit : tu ne peux pas rester comme ça, à subir la situation. Et il m'avait suggéré, avec délicatesse, de me raser la tête. Cette idée m'avait tant soulagée que le lendemain matin, nous étions allés ensemble chez le

perruquier qui avait enlevé ce qui me restait de cheveux, avant de m'aider à choisir une perruque à cheveux courts, comme une nouvelle coupe (à l'époque, j'avais les cheveux longs).

Le soir même, j'étais allée dire bonsoir dans son lit à Arthur, douze ans et demi à l'époque, et il m'avait demandé d'enlever ma perruque, pour voir, mais l'humiliation était telle que je n'avais pu m'y résoudre (je m'étais dit alors qu'ils ne s'étaient pas trompés, ceux qui avaient voulu humilier les femmes à la Libération, souvent pour s'absoudre de leur propre manque de courage). Même chose le lendemain, le surlendemain, etc., jusqu'au jour où j'avais fini par céder. Arthur avait passé délicatement sa main sur mon crâne nu et dit quelque chose comme : ça fait bizarre, mais c'est doux. Et il m'avait regardée avec une telle gentillesse, une telle absence de dégoût, que j'avais pu ensuite me balader dans la maison tête nue sans éprouver de gêne, ce qui était déjà beaucoup.

Ça m'a fait drôle quand tu n'avais plus tes cheveux, m'a-t-il avoué sur le bateau alors qu'on voguait vers Messine. Et il a accompagné ces mots d'une caresse sur ma tête. Puis il a ajouté : t'étais quand même moins jolie – s'autorisant enfin, tout en l'amenuisant, la confidence de ce sentiment refoulé avec tant de force.

De cette période, je me souviens aussi qu'Arthur ne voulait pas entendre les mots qui font mal et d'ailleurs, « cancer » ne fut jamais prononcé devant lui, même s'il savait certainement de quoi il retournait. Lorsque à l'été 2013, j'avais délocalisé mon traitement dans une clinique d'Hyères pour ne pas devoir rentrer à Paris toutes les trois semaines, il m'avait dit à la veille de la chimio : mais c'est vrai que demain, tu as ta délocalisation.

Le 27 juin 2015, jour où mon fils Arthur a eu quinze ans et où je me suis dit, avec une pointe de nostalgie, que le temps de l'enfance était fini, Grace Lee Boggs a fêté ses cent ans. Grace Lee Boggs est une icône de Detroit. D'origine chinoise, titulaire d'un doctorat de philosophie en 1940, elle a été de tous les combats : droits civiques, droits sociaux, féminisme, écologie, éducation, j'en oublie peut-être...

À Detroit, il existe une école James & Grace Lee Boggs (James, le mari de Grace, mort en 1993, était lui aussi un activiste reconnu) et un Boggs Center qui, entre autres activités, organise des tours de la ville. Grâce au cinéaste Steve Faigenbaum, j'avais eu le contact de Richard Feldman, qui s'occupe de ces tours, et je me suis donc faufilée parmi un groupe d'étudiants en urbanisme de l'université d'Utrecht pour visiter avec eux l'usine Packard abandonnée, construite par l'architecte Albert Kahn ; le site General Motors de Poletown, une vaste usine automatisée érigée en 1981 en lieu et place d'un quartier d'habitation de Detroit ; un jardin communautaire où Marble, le badge *Water is a common* bien en évidence sur sa poitrine, ramassait des plantes avec sa petite-fille ; un lieu dédié aux victimes du crack qui, à Detroit, fit des ravages ; et enfin le Heidelberg Project (sous-titre : changer la vie par l'art), un bout de ville entièrement redécoré par l'artiste Tyree Guyton.

Le tour se terminait par une discussion au Boggs Center et c'est là, en feuilletant les livres exposés de Grace Lee Boggs, que j'ai découvert son entretien avec Immanuel Wallerstein. J'avais lu Wallerstein quand j'étais

étudiante, à la fin des années 80, sur les conseils d'un de mes profs. À l'époque, j'avais bien aimé sa vision d'une « économie-monde », organisée autour d'un centre, où le niveau de vie est relativement élevé, et d'une périphérie, qui fournit des matières premières et de la main-d'œuvre bon marché. Entre l'un et l'autre, des échanges inégaux renforcent les positions. Les pays pauvres ne sont donc pas à l'écart du monde, ils en sont la périphérie, ce qui change tout, car ils appartiennent à un même système global et tentaculaire, le capitalisme, qui ne cesse de transformer toute chose en marchandise.

J'avais peu repensé aux travaux de Wallerstein par la suite, jusqu'à ce jour au Boggs Center où j'ai découvert cet entretien, retranscription de leur débat au deuxième United States Social Forum de 2010, à Detroit. Grace Lee Boggs y raconte son arrivée à Detroit en 1953, quand la ville était encore le symbole national et international des « miracles de l'industrialisation », avant qu'elle ne devienne le symbole national et international de la « dévastation de la désindustrialisation », et aussi de la nécessité d'inventer une nouvelle société, qui ne vive plus aux dépens de la terre et des autres peuples. Immanuel Wallerstein est lui aussi convaincu que le capitalisme traverse une crise structurelle. Mais quel monde va s'édifier sur les ruines de l'ancien ? Un capitalisme renforcé, qui étend davantage encore le processus de marchandisation (aux soins que l'on reçoit, à l'éducation, au corps humain, à l'eau, à l'air, etc.) ? Ou un monde plus juste, économe en ressources et respectueux de la nature ? Si l'un comme l'autre espèrent la venue de cet autre monde, ils n'ont toutefois aucune certitude sur le fait qu'il advienne. Mais quelque chose m'a fait sourire jaune dans ce débat. Quand Immanuel Wallerstein fustige l'accumulation sans fin du capital au cœur de la logique capitaliste et dont la traduction est cette obsession de la croissance, il a cette image : le cancer aussi, c'est la croissance.

Water is a common, pouvait-on lire sur le badge de Marble, en référence au violent conflit sur l'eau qu'a connu Detroit, quand le DWSD (Detroit Water and Sewerage Department) a coupé l'eau au printemps et à l'été 2014 de presque 30 000 foyers pauvres en retard de paiement.

Une mesure dans laquelle Ron Scott, ex-fondateur des Black Panthers de Detroit, voit une éviction déguisée des familles afro-américaines les plus démunies, comme il me l'a expliqué un matin de mai 2015 au Avalon Bakery, un café-boulangerie emblématique de la renaissance de Detroit, qui ouvrit ses portes à une époque où ils étaient si peu nombreux à y croire. Une mesure d'ailleurs condamnée par l'ONU, les deux expertes envoyées sur place ayant déclaré que priver d'eau des personnes dans l'impossibilité de payer était contraire aux droits fondamentaux. La ville, qui cherche en même temps à réduire le passif de la DWSD, a depuis lors mis en place un plan d'aide aux foyers en retard de paiement, mais en vain : au printemps 2015, la situation restait explosive, des milliers de personnes craignant de nouveau de ne plus avoir d'eau – ce qui est fou quand on sait que Detroit appartient à l'une des régions les plus riches au monde qui est aussi celle des Grands Lacs, soit le plus vaste réservoir d'eau douce de la planète...

Alors un commun, l'eau ? Dans la terminologie des économistes, ce serait plutôt un bien commun, à la fois rival (le fait que je le consomme en prive les autres, à la différence par exemple de l'éclairage public) et non exclusif (comme pour l'éclairage public, on ne peut m'empêcher d'utiliser ce bien). Oui, l'eau d'une rivière ou d'un lac librement accessible est un bien

commun – l’eau du robinet, c’est autre chose car s’y ajoute l’infrastructure de transport et de distribution.

Cela n’en fait pas pour autant, ou pas encore, un commun : pour qu’il le devienne, il faut non seulement que la ressource soit mise en commun, mais aussi qu’il y ait des droits et obligations des commoneurs, ainsi qu’une structure de gouvernance partagée. Et il revient à Elinor Ostrom, seule femme ayant obtenu le prix Nobel d’économie en 2009, d’avoir initié un courant de recherches montrant combien cette forme de propriété, alternative à la propriété privée, pouvait être efficace dans certains cas (notamment dans des situations de dilemme du prisonnier, où la recherche de l’intérêt individuel conduit à l’impasse).

À Detroit, ce sont plutôt les jardins cultivés qui illustrent la vivacité du mouvement des communs : ils sont presque 1 400 jardins dans la ville à fournir de la nourriture fraîche aux habitants, dont 800 jardins familiaux et 424 *community gardens*, comme celui où Marble ramassait de la salade avec sa petite-fille, cet autre où Halima m’avait expliqué que les commoneurs pouvaient s’y ravitailler en graines et en compost pour presque rien, mais aussi en plantes, fruits, légumes frais contre quelques heures de travail à bêcher, biner, arroser, ramasser...

Et puis bien sûr, ces jardins en commun réinventent une manière de vivre ensemble. On y fait des barbecues, on tisse des liens, on transmet entre générations. Comment on plante, comment on cultive, comment ça pousse. La magie du vivant, en même temps qu’un savoir de la survie qui a été perdu et que l’on cherche à retrouver.

Il y a une dernière chose : de manière fascinante, ces jardins et plus généralement le mouvement planétaire des communs sont en train d’écrire une histoire des enclosures à l’envers. Les enclosures, on s’en souvient, furent ce mouvement de privatisation progressive des terres communales qui commença à la fin du XVI^e siècle et s’intensifia au XVIII^e et au XIX^e siècle, appauvrissant la petite paysannerie anglaise qui dès lors ne pouvait plus survivre dans les campagnes. Cela favorisa l’exode rural et la création d’un prolétariat démuné, n’ayant que sa force de travail à vendre pour répondre aux besoins en main-d’œuvre de la révolution industrielle. Mais ce serait quoi, les enclosures à l’envers ?

OceanofPDF.com

Une économie fondée sur le partage, le collaboratif ? Faina Lerman et Graem Whyte, quand je les ai rencontrés, mettaient en place une bibliothèque des outils, à la fois pour les artistes qu'ils accueillent en résidence et pour leur voisinage. À quoi bon avoir chacun sa perceuse, si c'est pour l'utiliser une fois l'an ? Cela semble anecdotique, ça ne l'est pas : toute une économie est en train de se mettre en place sur le principe de la consommation partagée, de la mise en commun des ressources, des savoirs, de l'échange de compétences, de biens ou de services. Une économie où l'on trouve pêle-mêle les firmes les plus capitalistes, d'ailleurs hautement valorisées sur les marchés financiers (comme BlaBlaCar ou Airbnb), et des initiatives d'un autre ordre, comme celle du logiciel libre ou de Wikipedia. Je ne veux toutefois pas me lancer ici dans une taxinomie fine de l'économie collaborative, mais faire cette unique remarque : elle aussi procède d'une logique de survie, puisqu'elle cherche avant tout à optimiser les ressources, à accroître l'utilisation du capital, du travail, des biens eux-mêmes, a contrario du grand gaspillage propre au capitalisme industriel dont les normes d'obsolescence programmée permettent de renouveler sans cesse une consommation de masse sans laquelle la production de masse perd sa valeur.

Une survie que l'on retrouve aussi dans les nouvelles formes de travail qui l'accompagnent : près d'un million de Français désormais « auto-entrepreneurs », plus de 30 millions d'Américains « self-employed », à titre principal ou en complément d'un emploi salarié, de la retraite,

d'allocations-chômage..., des termes qui masquent mal une grande précarité car quelle protection sociale leur est-elle associée ? Ceux pour lesquels il s'agit d'un revenu complémentaire bénéficient souvent de la protection de leur autre statut, mais les autres ? Ce n'est plus alors seulement de la survie de la planète par moindre gaspillage des ressources qu'il s'agit, mais aussi de la survie d'individus qui améliorent leur ordinaire par l'échange, le troc, quelques heures de travail dispensées ici et là, ou qui n'ont d'autre choix que d'inventer leur propre emploi pour s'extraire de la logique de rationnement d'une société désormais incapable d'en créer.

OceanofPDF.com

Quand je suis retournée à Detroit en novembre 2015, les jardins étaient au repos, même si le temps était presque printanier : pas étonnant, 2015 fut l'année la plus chaude jamais constatée. Eh oui, le réchauffement climatique... À Detroit, l'optimisme n'avait pas faibli. Un « optimisme prudent », pour reprendre l'expression employée par Jeff Aronoff lors de ma première visite en avril, Jeff qui s'occupe de trouver des financements pour de petites entreprises locales qui redonnent vie à la ville (restaurants, cafés, boulangeries, commerces divers, etc.) et qui m'avait expliqué se trouver sans cesse confronté à un problème de densité, à la fois de population et de revenu : dans tel ou tel quartier de Detroit, y a-t-il assez de personnes et sont-elles suffisamment solvables pour qu'une boulangerie puisse s'ouvrir ?

Mon séjour se poursuivait par un colloque à l'université de Chicago, les 13 et 14 novembre, sur le thème de la fiction et de la non-fiction. À trois heures de l'après-midi ce vendredi 13, l'heure de la table ronde d'auteurs était arrivée, modérée par Alison James, avec Aleksandar Hemon, Lola Lafon, Luc Lang et moi-même. Nous disions tous les quatre que le roman était aussi capable que la littérature factuelle de saisir le réel, mais j'étais la seule à revendiquer un partage de mon écriture entre fiction et non-fiction, la règle générale pour moi étant d'écrire des romans (où je me sens plus libre, n'ayant pas à justifier ce que font ou disent mes personnages) sauf lorsque l'élaboration et la mise au jour de ma propre subjectivité sont partie prenante du texte, comme dans mon travail sur la mémoire du génocide juif

ou dans ce projet un peu fou d'écrire une économie incarnée, à travers une ville et mon propre corps survivant. Bref, la discussion continuait, Aleksandar Hemon était en train d'expliquer que « le capitalisme produit de la fiction et la vend comme de la réalité » quand soudain, un téléphone se mit à sonner. C'était celui de Françoise Lavocat, professeure de littérature à la Sorbonne, qui sortit pour répondre. Quand elle revint, son rimmel avait coulé, ses yeux étaient mouillés. Puis elle a dit « attentat », elle a dit « boucherie », elle a dit « Bataclan ».

Cette nouvelle fit comme un trou béant au milieu de l'après-midi ensoleillée – dans cette salle du huitième étage aux grandes baies vitrées où nous étions, on touchait le ciel, on voyait le lac Michigan au loin, bleu turquoise ce jour-là. On a dû continuer à parler un peu, comme s'il était difficile d'arrêter le mouvement, comme si on ne savait pas très bien quoi faire. Puis au bout de quelques minutes, on a levé la séance et on s'est tous précipités sur nos téléphones pour prendre des nouvelles de nos proches (mon fils avait kung-fu ce soir-là et quand j'ai appelé à la maison, il venait juste de rentrer). Il était encore tôt (sept heures de décalage entre Paris et Chicago) et l'après-midi devait se poursuivre par un débat sur la traduction, cette fois-ci dans la belle librairie Seminary Co-op au milieu du campus. Il fut maintenu et je crois que cela fit du bien à tout le monde, cet effort de se concentrer sur autre chose même si l'on ne cessait de penser à ce qui se passait à Paris et ailleurs, en ce début de XXI^e siècle dont, rétrospectivement, le 11 septembre 2001 avait donné la tonalité grave et la couleur sombre.

Ce 11 septembre 2001, Nancy Jones l'a vécu à Detroit, dans une terrible inquiétude. À l'époque, son fils Stefan travaille à New York pour American Express et ce matin-là, il s'apprête à traverser au passage clouté en face du World Trade Center pour se rendre à son bureau, quand le premier avion s'enfonce dans une des tours. Il appelle alors sa mère pour lui raconter ce qu'il voit, mais soudain, la ligne coupe. Impossible de le rappeler. L'angoisse saisit alors Nancy, qui s'écroule par terre : son fils a-t-il fui, est-il resté ? Une angoisse qui dure des heures, jusqu'à ce qu'un ami de Stefan parvienne enfin à l'appeler pour lui faire passer le message qu'il est sain et sauf.

La charge émotionnelle du récit était telle, à presque quinze ans de distance, qu'il aurait été impensable de dire à Nancy ce que cette date du 11 septembre évoquait pour moi. Depuis mes seize ans, je cumule les problèmes aux seins, à tel point qu'une gynécologue m'avait dit, au sortir de l'adolescence (je me souviens précisément de ses mots) : des seins comme les tiens, aux États-Unis, on les enlève. Mais en France, non, on ne les enlève pas, et puis ils étaient pleins de vigueur, une véritable petite usine à fabriquer des adénofibromes, des tumeurs phyllodes, des kystes. Alors on opérait, on allait voir. Jusqu'à cette ablation du sein gauche en décembre 2012 où il m'apparut soudain comme une évidence que puisqu'il me fallait finalement sacrifier ma poitrine sur l'autel du cancer, autant en finir et enlever les deux. On me demanda cependant de bien réfléchir, une telle décision ne pouvant être prise à la légère, et je fis donc en 2013 le tour

des médecins avant que l'on programme cette nouvelle opération avec le chirurgien. Après l'été. En septembre. Le 11. Quand j'ai annoncé la date à ma copine Dominique, elle a tout de suite réagi : mais c'est ton explosion des tours jumelles ! On a éclaté de rire. Je n'avais pas fait le rapprochement.

Il n'empêche, il est bon, parfois, d'avoir des solutions tranchées (c'est le cas de le dire), même si celles-ci peuvent être douloureuses. Mais quand il n'y a pas de solution simple ? Quand on a le sentiment que rien ne peut guérir, que rien ne peut soigner ? Je ne crois pas aux explications exclusivement sociales du terrorisme, qui achoppent sur le réel (certains terroristes ne viennent pas de milieux sociaux défavorisés, loin s'en faut) comme sur la part de liberté individuelle, en dépit de tous les déterminismes du monde. Mais comment ne pas penser que l'inactivité des jeunes peut favoriser leur radicalisation, même si ce n'est pas l'unique raison ? Le désœuvrement est tel, la destruction de tout cadre référentiel si patente, qu'ils laissent espaces et interstices pour pénétrer les esprits avec des idéologies folles. Certes, celles-ci ne sont pas solubles dans l'économie mais il n'empêche, la lente agonie du fordisme a aussi contribué à fertiliser ce terrorisme début de siècle. En France, l'ajustement s'est fait en protégeant ceux qui avaient déjà un emploi, au détriment des nouveaux entrants sur le marché du travail. Si l'on y ajoute les problèmes de notre système scolaire et de formation, il en résulte qu'un jeune de quinze à vingt-neuf ans sur six est « NEET » (pour *Not in Education, Employment or Training*), c'est-à-dire ni à l'école, ni en emploi, ni en formation. Un sur six, presque 20 %, c'est énorme (parmi les pays de l'OCDE, seules la Grèce, l'Espagne et l'Italie font pire) ! Et plus énorme encore si l'on songe que cette proportion est sans doute bien supérieure parmi les jeunes hommes français dont la famille est originaire du Maghreb, d'Afrique subsaharienne et de Turquie, plus visés que d'autres par la discrimination à l'embauche et moins diplômés en moyenne.

Si je fais le compte, j'ai donc eu sept opérations des seins avec anesthésie générale. Et je me dis que j'ai été vaillante, comme le petit tailleur – même si ce n'est pas « sept d'un coup », mais sept étalées dans le temps. L'ultime étape, en septembre 2015, n'était pas une opération, mais un tatouage en relief, au sein gauche, en lieu et place du mamelon enlevé (car trop proche des lésions). Or, sans porter de jugement sur ceux qui choisissent de se faire tatouer, je dois avouer que c'est une perspective qui m'a toujours fait frémir : c'est personnel et subjectif, mais cela évoque pour moi la déportation, le numéro au poignet, la mort. Cette fois-ci pourtant, j'ai accepté sans hésiter, y voyant plutôt la possibilité pour ma poitrine de retrouver un aspect normal.

Avec le docteur N., mon chirurgien, nous n'avions jamais vraiment parlé d'autre chose que de la maladie, mais pour la première fois ce jour-là, sans doute parce que l'atmosphère était plus légère (après tout, c'était la fin d'un processus de presque trois ans), il m'a demandé plus précisément ce que je faisais, ce que j'écrivais. Très vite, il s'est montré intéressé par mes deux récits sur le génocide juif. Je suis passionné d'histoire, m'a-t-il expliqué en substance, avant de me raconter la sienne. Son père était général de l'armée française et à ce titre, il fut envoyé avec femme et enfants dans le Berlin de la guerre froide, où le docteur N. a grandi. Et fait extraordinaire, m'a-t-il confié, ils habitaient une des anciennes maisons de Goering, un des plus hauts dirigeants nazis, qui fut l'auteur entre autres de la fameuse directive à Heydrich pour la mise en œuvre de la Solution finale. Eh oui, l'histoire

vous rattrape toujours : au moment du tatouage, voilà qu'on me parle de Goering...

On ne tourne pas le dos à son passé, on l'accommode, on l'infléchit, on l'utilise – l'avenir de Detroit réside aussi dans son passé. Même les innovations les plus disruptives ne viennent pas de nulle part, elles émergent d'un terreau fertilisé par ce qui a précédé. Ce que les artistes de Detroit (qui ne font pas que contribuer à ce nouvel esprit du capitalisme promoteur d'art et d'écologie) expriment d'ailleurs avec une prescience et une acuité toutes particulières : Au Detroit Boom City, exposition au milieu de nulle part dans une ancienne usine de saumure de la partie est de la ville, plusieurs artistes étaient exposés. Il y avait là, entre autres, quantité de petites voitures en fil de fer dont une Ford T, garées sur des mini-places marquées au sol pour l'exposition, à la manière de ces sculptures faites avec des matériaux de récupération comme on en trouve en Afrique. Il y avait aussi un van Mitsubishi transformé en sauna par Graem Whyte, dans lequel on entrait par la porte latérale du véhicule, avant de se retrouver au centre de l'habitacle, désormais tapissé de bois avec un foyer au centre pour brûler du charbon. Il était d'ailleurs possible ce soir-là de l'utiliser, puisque Faina, la compagne de Graem, et une autre jeune femme, seins remontés, perruque blonde et uniforme bleu (à mi-chemin entre l'infirmière sadique et le personnel accueillant d'un institut de beauté), fournissaient aux volontaires des draps de bain et une cabine improvisée où se dénuder. Ce geste artistique, c'est tout Detroit : transformer une voiture en sauna, imaginer un autre avenir à partir du passé, à la fois différent et dépendant de lui. Je me suis alors souvenue d'Ulysse qui ne peut rentrer chez lui et vivre en paix le reste de son âge qu'après avoir rencontré quelqu'un, dans un pays lointain, qui pense qu'il porte une pelle sur son épaule alors que c'est une rame.

En voyant le van transformé en sauna, je me suis dit : ça y est, il est temps de rentrer à la maison.

Mon avion a atterri à Paris le 11 mai 2015, après un mois aux États-Unis, et il m'a fallu vingt-quatre heures pour comprendre. Ma mère aussi était partie un mois après son cancer de la thyroïde, à quarante et un ans. Je m'en souviens, elle était entrée à l'hôpital le 10 mai 1981, pour une opération prévue le lendemain. Ce même jour, comme toutes les « grandes » de mon cours de danse de Manosque, j'étais dans un salon de coiffure où l'on fixait des fils dorés dans mes cheveux longs pour un gala danse / coiffure dans une boîte de nuit d'Aix-en-Provence, en première partie de Nicole Croisille, la chanteuse de « Chabadabada Chabadabada » d'*Un homme et une femme*... Il était vingt heures, nous étions encore en train d'être coiffées quand le portrait de François Mitterrand était progressivement apparu à l'écran, en ouverture des informations. Les années Mitterrand, c'était il y a trente-cinq ans, il y a un siècle, il y a une éternité.

Le lendemain, mon père, mon frère et moi étions allés voir ma mère à l'hôpital de Marseille. Elle se réveillait à peine et sa gorge était encore très enflée, ce qui la défigurait. Mon frère n'arrivait pas à la regarder et lui avait tourné le dos pour manger le plateau-repas qu'elle avait laissé, de toute manière elle n'avait pas faim. Moi, j'avais gardé les fils dorés dans mes cheveux bruns pour qu'elle puisse voir le résultat, puis j'avais coiffé les siens, doucement, à la brosse. Elle était ensuite revenue à la maison, bénéficiant pour la première fois de sa vie d'un long congé-maladie. Et quand elle s'était sentie mieux, elle était partie un mois en Amérique latine rejoindre une amie d'enfance qui vivait alors à Caracas et voyager là-bas.

Le jour de son retour, mon père était allé la chercher à l'aéroport de Marignane. À la maison, on guettait le bruit de la voiture signalant leur arrivée et on s'était précipités dehors dès qu'on l'avait entendu. Je m'en souviens, ma mère avait pleuré en nous retrouvant mon frère et moi – je m'en souviens car elle était toujours très forte, ce n'était pas du tout son genre de pleurer comme ça.

De cet épisode, elle a gardé une grande cicatrice en forme de croix, montant très haut dans le cou et impossible à dissimuler (rien à voir avec les cicatrices discrètes d'aujourd'hui). Ma maman qui était si belle. Et puis elle a fini par s'habituer, comme j'ai fini par m'habituer à ma poitrine refaite, devenue un peu trop volumineuse à mon goût. C'est aussi cela, la survie : s'adapter, bouger, faire avec ce que l'on a, transformer l'essai si l'on peut. La fixité, c'est la mort.

Mais le plus étrange est encore ceci : il m'a fallu des mois, après mon retour des États-Unis, pour m'apercevoir de la coïncidence des dates entre le 11 mai 1981 et le 11 mai 2015. Ce n'est bien sûr pas un hasard (j'ai choisi moi-même les dates de départ et d'arrivée) et j'y vois la preuve qu'en moi, la réflexion sur la survie de Detroit et celle de notre monde s'est entrelacée, entremêlée à celle sur ma propre survie (avec, en écho, celle de ma mère), jusqu'à l'enchâsser. Et parce que « survivre » contient aussi le mot « rire », ou en tout cas toutes ses lettres, je voudrais terminer mon récit par une histoire juive, de ce tout petit peuple de moins de 15 millions de personnes qui a été contraint de devenir expert en survie, une histoire que George Steiner m'avait racontée lorsque j'étais allée lui rendre visite à Cambridge : Le Seigneur Dieu, qu'Il soit loué, en a marre. Il décide qu'il faut en finir. Dans dix jours, ce sera le Déluge, annonce-t-Il, et cette fois, sans arche de Noé. Le pape transmet la nouvelle aux fidèles : « On va prier, se pardonner nos péchés, rester avec nos familles et attendre la fin dans la louange de Dieu. » Les protestants disent : « On va régler nos dettes, équilibrer nos comptes, rester avec nos familles et attendre le jugement de Dieu. » Le rabbin dit : « Dix jours ? Mais c'est plus qu'il n'en faut pour apprendre à respirer sous l'eau. »

Je pensais terminer sur cette pirouette et sortir de ce livre par une porte dérobée, dissimulée dans un coin du jardin derrière les branches d'un grand lilas qui lui aurait imprimé au passage ce parfum d'optimisme, une qualité d'ailleurs essentielle à la survie... Un optimisme qui a guidé mes pas le 5 mars 2016, lorsque j'ai fait mes examens de contrôle annuels (prise de sang et scanner) pour vérifier l'absence de métastases. Les deux années précédentes, pour cette même épreuve, j'avais pris un quart de Lexomil pour mieux supporter l'angoisse, mais cette année, rien : après avoir passé les jours précédents sur l'île de Porquerolles à marcher d'un pas vif plusieurs heures par jour (comme s'il s'agissait à la fois de m'entraîner et de me prouver que j'étais en forme), j'avais décidé qu'il me faudrait trouver en moi-même la force d'affronter. Mais affronter quoi ?

Ça y est, vous vous en sortez, vous voyez le bout, me dit l'oncologue quelques jours plus tard, quand je lui montre les résultats des examens. L'avantage d'un cancer agressif comme le vôtre, c'est que s'il n'y a pas de métastases au bout de deux ans après la chimio, on peut considérer que c'est gagné.

J'avais donc eu raison d'être optimiste.

Ainsi, après trois ans et demi de proximité avec la maladie, voilà donc que je me décalais, que je changeais de place, je n'étais plus assise à celle de Damoclès (ce courtisan qui, selon la mythologie, se trouva assis à un banquet avec une épée fixée au-dessus de sa tête par un crin de cheval, afin

qu'il comprenne que la vie était précaire, même celle du roi de Syracuse dont il ne cessait de flatter la fortune et le bonheur).

« Étudier comme la survie interfère dans cette vie », ai-je placé en exergue de ce texte. Certes. Mais aussi combien elle est travaillée par la mort, une perspective jusqu'alors soigneusement évitée, car la survie, c'est aussi cela : marcher sur une poutre sans perdre de vue la vie qui palpite au bout, sur la terre ferme, et dont on sent la pulsation sous les pieds, en évitant surtout de regarder le trépas qui rôde en bas.

Gilles Dostaler et Bernard Maris, tous deux disparus à présent (Dostaler d'un cancer, Maris dans l'attentat de *Charlie Hebdo*), avaient tenté en 2009 de rapprocher la psychanalyse et l'économie, Freud et Keynes, en s'appuyant notamment sur *Le malaise dans la culture*, où Freud avait mis au jour la pulsion de mort qui couve dans les sociétés humaines. Leur idée était que le capitalisme cherche lui aussi à brider la pulsion de mort, sans parvenir néanmoins à l'éliminer. Et ils rappelaient la nature ambivalente de la monnaie, analysée par Keynes : d'un côté, l'appât illimité du gain est une force destructrice puissante, mais de l'autre, l'argent agit tel un aimant, canalisant les désirs et les pulsions de violence – ou comme il l'écrivait avec humour, « il vaut mieux que l'homme exerce son despotisme sur son compte en banque que sur ses concitoyens ».

En détournant la violence vers le profit et l'énergie agressive vers la croissance, le capitalisme a donc cette capacité de refouler les énergies mortifères, sans toutefois que la pulsion de mort ne cesse de rôder et d'attendre son heure. L'accumulation de déchets, la misère au cœur de la profusion, la finance qui ne fonctionne plus que pour elle-même ne sont alors pas des effets pervers ou des dysfonctionnements temporaires, mais les signes de ce combat permanent, au sein même du capitalisme, entre la vie et la mort, entre Éros et Thanatos.

C'est peut-être étrange, mais aujourd'hui encore, j'ai le cœur serré lorsque je pense à l'été 1914, un été dont ses contemporains s'accordaient à dire qu'il fut magnifique, lumineux, comme un prélude paisible et beau au double suicide de l'Europe qui s'annonçait.

Et c'est pourquoi je choisis finalement de terminer ce texte sur une autre histoire, plus trouble, d'un optimisme moins forcé que celle qui précède. La première version de *Malaise dans la culture*, que Freud remit à son éditeur en novembre 1929, s'achevait ainsi : « Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fond d'angoisse. Et maintenant, il faut s'attendre à ce que l'autre des deux "puissances célestes", l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. »

Un an plus tard, les nazis étaient entrés en masse au Reichstag et Freud ajouta une ultime phrase pour l'édition de 1931 : « Mais qui peut présumer du succès et de l'issue ? »

RÉFÉRENCES

En exergue

La phrase d'Alain Robbe-Grillet provient de *Préface à une vie d'écrivain* (Seuil / France Culture, 2005), p. 40.

Quant à la citation de Walter Benjamin, la phrase complète est la suivante : « Les “témoignages” appartiennent à l'histoire de la survie d'un homme et la correspondance permet d'étudier comment la survie interfère dans cette vie. » Elle est tirée d'une lettre de Walter Benjamin à Ernst Schoen du 19 septembre 1919, citée dans l'avant-propos de *Correspondance (1939-1940)* de Gretel Adorno et Walter Benjamin (Le Promeneur, 2007).

Chapitre 4

L'article sur l'immobilier sur lequel je travaillais en décembre 2012 s'intitule « Variation des prix de l'immobilier résidentiel en France depuis 1998 : causes et conséquences ». Il a été publié dans la *Revue d'économie financière* n° 111, septembre 2013.

Chapitre 6

Les études en économie du bonheur que je mentionne sont développées dans *L'économie du bonheur* de Claudia Senik (La république des idées,

Seuil, 2014). Dans ce chapitre, j'utilise indifféremment les termes de « bonheur » et de « bien-être » (même s'ils ne signifient pas tout à fait la même chose), comme il est souvent d'usage dans cette discipline.

Chapitre 7

Les données sur la croissance sont tirées du chapitre 2 du livre de Thomas Piketty *Le capital au ^{xxi}e siècle* (Seuil, 2013) et du rapport de France Stratégie, « La croissance mondiale d'une décennie à l'autre », mars 2016. Les études de Robert Gordon auxquelles je me réfère sont des documents de travail du National Bureau of Economic Research (NBER) : *The Demise of US Economic Growth : Restatement, Rebuttal, and Reflections* (2014, n° 19895) et *Is US Economic Growth Over ? Faltering Innovation Confronts the Six Headwinds* (2012, n° 18315).

Chapitre 8

Les chiffres sur Detroit en 1920 et en 1950 sont tirés du livre de Thomas Sugrue *The Origins of the Urban Crisis – Race and Inequality in Postwar Detroit* (Princeton Classics Edition, 2014), p. 50. Les chiffres de 2014 (pour le nombre d'habitants) et du recensement de 2010 (pour le pourcentage de Noirs dans la population totale) sont consultables en ligne à l'adresse www.census.gov

Sur la fascination des ruines et la perception de l'image de Detroit dans le monde, l'ouvrage de Dora Apel intitulé *Beautiful Terrible Ruins* (Rutgers University Press, 2015) est passionnant.

Enfin, cela fait plusieurs années que Detroit est classée par le magazine *Forbes* comme la ville (de 200 000 habitants ou plus) la plus dangereuse des États-Unis et c'est de nouveau le cas en 2015, comme on peut le constater dans l'article suivant : <http://www.forbes.com/sites/danielfisher/2015/10/29/americas-most-dangerous-cities-detroit-cant-shake-no-1-spot/#2715e4857a0b1b8c4b5112c8>

Chapitre 11

L'entretien du journal *Le Monde* avec Claude Lévi-Strauss a été publié le 22 février 2005.

Les projections de population de l'ONU pour 2050 et 2100 sont dans le rapport *World Population Prospects (Revision 2015)* consultable en ligne à l'adresse

http://esa.un.org/unpd/wpp/Publications/Files/Key_Findings_WPP_2015.pdf

La population mondiale en 1950 est tirée des séries longues de l'ONU, que l'on peut trouver à l'adresse suivante :

<http://esa.un.org/unpd/wpp/Download/Standard/Population/>

Les données sur la population à la veille de la Révolution française proviennent du livre de Thomas Piketty *Le capital au ^{xx}e siècle* (Seuil, 2013), p. 137.

Chapitre 12

Les quatre dictionnaires utilisés pour définir le capitalisme sont, dans l'ordre d'apparition :

Dictionnaire d'économie et de sciences sociales, sous la direction de C.-D. Échaudemaison, Nathan, 5^e édition (2001), p. 60 ;

Dictionnaire des sciences économiques, Alain Beitone, Christine Dollo, Jean-Pierre Guidoni, Alain Legardez, Armand Colin, collection Cursus, 2^e édition revue et augmentée (1995), p. 32 ;

Dictionnaire des sciences économiques et sociales, J. Brémond et A. Gélédan, Belin, 2002, pp. 58-60 ;

Dictionnaire d'économie, Gilbert Abraham-Frois, Guy Caire, Philippe Hugon, Pierre Llau, Françoise Renversez, 2^e édition, Sirey, 2002, pp. 55-63.

Chapitre 13

Le nouvel esprit du capitalisme, de Luc Boltanski et Ève Chiapello, a été publié aux Éditions Gallimard en 1999.

J'ai également utilisé l'article d'Ève Chiapello intitulé « Capitalism and its Criticisms », publié dans l'ouvrage collectif *New Spirits of Capitalism ?* sous la direction de Glenn Morgan and Paul du Gay (Oxford University Press, 2013).

Chapitre 15

Sur l'histoire de Pleasant Lake, j'ai utilisé le récit autobiographique de Nancy Jones *Dancing on a Spider Web – A childhood saved by community* (non publié).

La citation de Georges Perec est tirée de *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, « L'imaginaire », Gallimard, p. 17.

Chapitre 16

We never called him Henry de Harry Bennett et Paul Marcus a été publié en 1951 par Gold Medal Books, Fawcett Publications, Inc. (New York).

J'ai également consulté le mémoire d'Adam Stefanick intitulé *Personality and Power in the Ford Motor Company Hierarchy : The Story of Harry Bennett, 1916-1945*, soutenu au département d'histoire de l'université du Michigan le 30 mars 2011.

Les données sur le nombre de travailleurs au complexe Rouge en 1930 proviennent du Ford Rouge Factory Tour, elles sont accessibles en ligne à l'adresse <https://www.thehenryford.org/rouge/historyofrouge2.aspx> et celles sur le nombre de personnes engagées par Bennett dans le Service Department sont tirées de l'article d'Amy Wilson dans *Automotive New* du 16 juin 2003 intitulé « Harry Bennett : Henry Ford's chief thug targets UAW, later threatens family peace ».

Chapitre 17

Sur l'antisémitisme de Henry Ford et ses liens avec le nazisme, on peut consulter l'entrée « Henry Ford » et en particulier le chapitre « *The Dearborn Independent and antisemitism* », dans l'encyclopédie en ligne Wikipedia en anglais, qui est bien documentée et renvoie aux diverses références utilisées ici.

Les informations sur la discrimination raciale à l'égard des Noirs dans les usines de Detroit, et en particulier chez Ford, sont tirées du livre de Thomas Sugrue *The Origins of the Urban Crisis – Race and Inequality in Postwar Detroit* (Princeton Classics Edition, 2014), p 25.

La citation d'Aoki provient de l'article « Towards an Economic Model of the Japanese Firm », *Journal of Economic Literature*, vol. 28 (1), mars 1990. Cet article a été traduit en français pour la revue *Problèmes économiques* n° 2225 du 15 mai 1991 et la citation se trouve p. 8.

L'article « La médecine chez Ford » de Louis-Ferdinand Céline, initialement publié dans la revue *Lectures 40* du 1^{er} août 1941, a été republié dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Céline (2008), dirigé par Dominique de Roux, Michel Thélia et Michel Beaujour.

Chapitre 18

Les deux citations de *Si c'est un homme* de Primo Levi se trouvent respectivement pp. 94-97 et p. 99 de l'édition de poche Pocket.

Chapitre 20

Je fais notamment référence à l'introduction de *La grande fracture* de Joseph E. Stiglitz (Les Liens qui libèrent, 2015).

Les données comparées sur Detroit, Bloomfield Township et Grosse Pointe proviennent du dernier recensement américain (2010) et sont consultables

sur le site www.census.gov

Le rapport d'Oxfam de janvier 2016 cité dans le texte s'intitule *Une économie au service des 1 %*.

Quant à celui de la Banque mondiale sur l'extrême pauvreté paru en octobre 2015, il est signé par Marcio Cruz, James Foster, Bryce Quillin et Philip Schellekens et a pour titre *Ending Extreme Poverty and Sharing Prosperity*.

Chapitre 21

Les données citées proviennent du livre de Thomas Piketty *Le capital au ^{xxi}e siècle* (Seuil, 2013).

Chapitre 22

L'effet de l'augmentation de la hausse des prix de l'immobilier sur la montée des inégalités patrimoniales en France est documenté dans l'article de Pierre Lamarche et Laurianne Salembier « Les déterminants du patrimoine : facteurs personnels et conjoncturels » publié dans *Les revenus et les patrimoines des ménages Édition 2012*, INSEE, pp. 23-41.

Chapitre 23

L'influence des inégalités sur le bien-être est étudiée dans l'article de 2004 d'Alberto Alesina, Rafael di Tella et Robert MacCullough « Inequality and happiness : are Europeans and Americans different ? » *Journal of Public Economics*, vol. 88, n° 9-10, pp. 2009-2042. Les autres données citées proviennent du livre de Thomas Piketty *Le capital au ^{xxi}e siècle* (Seuil, 2013).

Chapitre 24

Sur les clauses restrictives interdisant aux Noirs de s'installer dans un quartier blanc, la décision de la Cour suprême des États-Unis de 1948 et la « color line », voir le livre de Thomas Sugrue *The Origins of the Urban Crisis – Race and Inequality in Postwar Detroit* (Princeton Classics Edition, 2014), en particulier pp. 44-45, pp. 181-182, et le chapitre 9 intitulé « “United Communities Are Impregnable” : Violence and the Color Line », pp. 231-258.

Chapitre 25

Le chiffre sur le pourcentage de Blancs à Detroit en 1950 est tiré de l'article « Taking back Detroit » de Susan Ager (p. 74) publié dans *National Geographic* de mai 2015.

Le récit de Marsha Music est consultable en ligne, à l'adresse <https://marshamusic.wordpress.com/the-kidnapped-children-of-detroit/>

Chapitre 27

Le pourcentage de latinos dans la population de Detroit provient du dernier recensement américain (2010) et il est consultable sur le site www.census.gov

Chapitre 28

Pour la crise des *subprimes* à Detroit, j'ai utilisé l'enquête de Christine MacDonald et Joel Kurth publiée en juin 2015 en ligne par le *Detroit News* sous le titre « Foreclosures fuel Detroit blight, cost city \$ 500 million ».

Chapitre 30

Sur l'origine du prénom de Francis Ford Coppola, voir l'entretien qu'il a donné à Peter Aspden, publié dans *Le nouvel économiste*, n° 1754, du 27 février au 5 mars 2015 (p. 16).

Le chiffre cité sur les ventes de voiture General Motors aux États-Unis provient de Statistic Brain Research Institute, consultable à l'adresse <http://www.statisticbrain.com/general-motors-statistics/>

L'étude très commentée des deux chercheurs d'Oxford a pour titre « The Future of Employment : How Susceptible are Jobs to Computerisation ». Elle est signée Carl Benedikt Frey et Michael A. Osborne et date de septembre 2013.

Le rapport de France Stratégie sur la polarisation des emplois s'intitule quant à lui « La polarisation des emplois : une réalité américaine plus qu'européenne ? », il est paru en août 2015.

Enfin, la citation de Robert Castel extraite des *Métamorphoses de la question sociale* (1995) se trouve pp.13-14 de l'édition Folio / Essais.

Chapitre 31

La citation de Louis-Ferdinand Céline est extraite de ses « Notes sur l'organisation sanitaire des usines Ford à Detroit » de 1925, publié dans *Cahiers Céline* 3 (Gallimard, 1977).

Le livre de photographies d'Yves Marchand et Romain Meffre s'intitule *Detroit, vestiges du rêve américain*, publié en 2010 chez Steidl.

Chapitre 32

Sur le temps d'attente entre l'appel et la venue de la police, cf. l'article « Taking back Detroit » de Susan Ager (p. 64), publié dans *National Geographic* de mai 2015.

L'article sur la coopétition s'intitule « Le management de la coopétition en PME : le cas des vignerons du pic Saint-Loup » de Julien Granata et Frédéric Le Roy, publié en 2014 dans *Finance, contrôle, stratégie*, n° 17-2.

La citation de Primo Levi est tirée de *Si c'est un homme*, p. 93, Pocket.

Les jours de notre mort de David Rousset est publié chez Fayard (2012). Le lecteur intéressé par les stratégies de survie dans les camps nazis pourra aussi se reporter au premier chapitre du livre de Frédérique Leichter-Flack, *Qui vivra qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*, Albin Michel (2015).

Chapitre 33

Le lecteur pourra se reporter au rapport *Detroit Future City* et à son résumé téléchargeable en ligne à l'adresse http://detroitfuturecity.com/wp-content/uploads/2014/12/DFC_ExecutiveSummary_2nd.pdf. Les données citées sur la superficie totale des terres vacantes (équivalente à Manhattan) et le nombre d'habitants résidant encore dans ces quartiers aux nombreuses parcelles abandonnées s'y trouvent, p. 22.

Chapitre 34

L'article « The Last Pedestrians » de Jerry Herron (avril 2012) est publié dans la revue *Places* et consultable en ligne.

C'est dans *Une certaine idée de l'Europe* (Actes Sud, 2005) que George Steiner définit l'Europe par cinq axiomes : les cafés, le paysage à échelle humaine, les lieux chargés de mémoire, le double héritage d'Athènes et de Jérusalem et la conscience aiguë de sa propre fin.

Les transports domicile-travail sont documentés pour les États-Unis dans l'article de Brian McKenzie d'août 2015 « Who Drives to Work ? Commuting by Automobile in the United States : 2013 », publié dans *American Community Survey Reports*, et pour la France dans « Les temps de déplacement entre domicile et travail » de Sandra Zilloniz, *Dares Analyses*, novembre 2015, n° 81.

Le nombre de véhicules à moteur pour 1 000 habitants est consultable sur Wikipedia, à l'entrée « List of countries by vehicles per capita ».

La citation d'Ivan Illich est tirée de *Énergie et équité* (Seuil, 1975), réédité dans *Œuvres complètes*, volume 1, Fayard (2003), pp. 379-432. J'ai trouvé cette citation ainsi qu'une étude générale du concept et de la mesure de la vitesse généralisée des transports dans « À propos de la vitesse généralisée des transports. Un concept d'Ivan Illich revisité », article de Frédéric Héran publié par la *Revue d'économie régionale et urbaine* en 2009, n° 3, pp. 449-470.

Chapitre 35

Sur la destruction prochaine de Northland Center, on peut consulter l'article de *Detroit Free Press* du 7 octobre 2015 intitulé « City of Southfield to buy empty Northland Center mall » de J. C. Reindl.

Les données sur l'empreinte écologique sont tirées du rapport *Planète vivante 2014* du WWF, p. 35.

Enfin, on aura reconnu le poème *Pater noster* de Prévert, publié dans le recueil *Paroles* (Folio, Gallimard).

Chapitre 37

Le dialogue entre Grace Boggs et Immanuel Wallerstein est publié dans *The Next American Revolution* de Grace Lee Boggs (University of California Press, 2012), pp. 191-211.

Chapitre 38

À propos du conflit sur l'eau à Detroit, le rapport des expertes de l'ONU et les chiffres sur le nombre de foyers privés d'eau sont consultables dans l'article en ligne « In Detroit, city-backed water shut-offs “contrary to human rights”, say UN experts » publié par le service d'information de l'ONU, à l'adresse <http://www.un.org/apps/news/story.asp?NewsID=49127#.Vpknn1JDvRd>

L'échec de la tentative de médiation de la mairie de Detroit en 2015 est relaté dans l'article « Despite Detroit efforts to help, water shutoffs loom » de Joe Guillen and Matt Helms, publié dans *Detroit Free Press* le 18 avril 2015.

C'est dans le rapport annuel 2015 de *Keep Growing Detroit* que j'ai trouvé le nombre de jardins communaux de Detroit.

Chapitre 39

Les données sur le nombre d'auto-entrepreneurs en France et de « self-employed » aux États-Unis proviennent du rapport « La France du Bon Coin » de David Ménascé, *Note de l'Institut de l'entreprise*, septembre 2015, pp. 11-12.

Chapitre 40

L'annonce que 2015 serait l'année la plus chaude jamais enregistrée a été faite par l'Organisation météorologique mondiale à Genève, le 25 novembre 2015.

Chapitre 41

Les données sur les taux d'emploi des jeunes proviennent de l'article de Pierre Cahuc, Stéphane Carcillo et Klaus F. Zimmermann intitulé « L'emploi des jeunes peu qualifiés en France », *Note du CAE*, n° 4, avril 2013.

Sur l'échec scolaire, la discrimination dans l'emploi et autres phénomènes d'exclusion subis par les jeunes hommes français issus d'une immigration en provenance du Maghreb, de Turquie ou d'Afrique subsaharienne, on peut consulter l'enquête INED-INSEE de janvier 2016 intitulée *Trajectoires et origines*.

Sur la discrimination à l'embauche affectant en particulier les jeunes hommes d'origine musulmane, voir l'étude d'octobre 2015 de Marie-Anne

Valfort *Discriminations religieuses à l'embauche : une réalité*, Institut Montaigne.

Sur la discrimination à l'embauche en fonction du patronyme, voir l'enquête du CEPREMAP (Centre pour la recherche économique et ses applications) réalisée par Nicolas Jacquemet et Anthony Edo et intitulée *La discrimination à l'embauche sur le marché du travail français*, Rue d'Ulm, coll. « CEPREMAP », Paris, 2013.

Chapitre 42

Sur l'exposition Detroit Boom City, on peut consulter <http://www.dashboard.us/detroitboomboom/#>

Les petites voitures en matériau de récupération ont été fabriquées par diverses personnes, dans le cadre d'un projet piloté par l'artiste Chido Johnson.

Chapitre 43

L'entretien où George Steiner raconte cette histoire juive a été publié dans le magazine *Page des Libraires* (n° 96, avril 2005).

Chapitre 44

Le livre de Gilles Dostaler et Bernard Maris auquel je fais référence s'intitule *Capitalisme et pulsion de mort*. Il a été publié en 2009 aux Éditions Albin Michel. La citation de Keynes y figure, p. 78. Elle est extraite de *La théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), p. 368 de l'édition française (Payot, 1982).

Chapitre 45

Pour *Le malaise dans la culture* de Sigmund Freud, je me réfère à l'édition PUF-Quadrige, qui indique, p. 89, que la dernière phrase a été rajoutée en

1931. Dostaler et Maris avaient noté cet ajout dans *Capitalisme et pulsion de mort*, p. 109.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Pour ce livre, j'ai bénéficié en 2015 d'une mission Stendhal aux États-Unis, grâce à l'Institut français. Je remercie tout particulièrement Judith Roze et Anne du Parquet.

Un très chaleureux merci également à Fabrice Rozié, attaché culturel auprès du consulat général de France à Chicago, dont l'aide a été si précieuse.

Jamais je n'aurais pu vivre cette expérience à Detroit sans ma rencontre avec Nancy Jones. Le lecteur aura compris la place particulière qu'elle occupe dans ce livre et désormais dans ma vie.

Merci à tous ceux qui m'ont raconté ou montré Detroit d'une manière ou d'une autre : Steve Faigenbaum, Graham Paul, Dora Apel, Terry Lewis, Faina Lerman, Graem Whyte, Fred et Luba Findling, Jeff Aronoff, Marie-Elie Haby, Jean et Mada Mallebay-Vacqueur, Halima Cassells, Gwen Meyer, Ron Scott, Richard Feldman, Shea Howell, Elena Herrada, Maria Coterà, Glen Mannisto, John Lewis, William Lefebvre, Jeannette Pierce, Justin Robinson, Rebecca Mazzei, Joel Peterson, Adam Lee Miller, Nicola Kuperus, Jerry Herron, Larry Kahn, Molly Swart, Stephen Ragan, Ryan Michael Dinkgrave (j'espère n'oublier personne).

J'ai également bénéficié du programme de résidences d'écrivains en Île-de-France. Merci au Conseil régional, et en particulier au service Livre qui s'occupe de ce programme, ainsi qu'à la librairie Atout Livre où s'est déroulée ma résidence, et tout spécialement à Quentin Schoëvaert-Brossault.

Je remercie Henri Raczymow de m'avoir signalé, puis envoyé l'article de Céline intitulé « La médecine chez Ford ».

Bien sûr, je n'oublie pas mes deux éditeurs, Jeanne Guyon et Yves Pagès, présents dès l'origine du projet et dont le soutien a été essentiel pour permettre à ce livre d'exister.

Merci enfin à mes proches. Un merci à la fois si vaste et si intime que je ne peux l'écrire ici. Je pose donc la plume.

OceanofPDF.com



9, rue du Cherche-midi, 75006 Paris
www.editions-verticales.com

Photographie de couverture :
Marianne Rubinstein.
© Éditions Gallimard, octobre 2016.

OceanofPDF.com

marianne rubinstein

Detroit, dit-elle

économies de la survie

« Parce que le monde me semblait de plus en plus incompréhensible, j'ai décidé de partir pour Detroit (Michigan), symbole de l'ancien capitalisme industriel, mais aussi du nouveau dans ses folies et ses dérèglements (crise des *subprimes*, désertification urbaine, problèmes écologiques, discriminations, ultra-violence, etc.). Là-bas, j'ai vu les maisons éventrées, les usines et les écoles murées, j'ai écouté des récits de vie, noué des amitiés profondes. C'était aussi pour moi une façon de clore une période de deux ans et demi d'intimité avec le cancer, les opérations, la chimiothérapie.

De fait, au fur et à mesure que l'écriture avançait, tout s'est mis à faire écho : mon corps, la ville, le monde. Nous nous trouvions dans un passage étroit et périlleux, un détroit en somme. Nous étions dans une économie de la survie. »

M. R.

Marianne Rubinstein enseigne l'économie à l'université Denis Diderot Paris-7. Elle est l'auteure de deux récits d'enquête sur la mémoire juive, *Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin* et *C'est maintenant du passé* (Verticales, 2002 et 2009), de romans (aux Éditions Sabine Wespieser et Albin Michel), ainsi que de plusieurs livres pour la jeunesse.

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS VERTICALES

Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin (*préface de Serge Klarsfeld*), 2002

C'est maintenant du passé, 2009

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

En famille, *roman*, *Phébus*, 2005

Le journal de Yaël Koppman, *roman*, *Sabine Wespieser Éditeur*, 2007 ; *Pocket*, 2009

Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel, *roman*, *Albin Michel*, 2012

L'économie pour toutes, *essai* (*avec Jézabel Couppey-Soubeyran*), *La Découverte*, 2014

Nous sommes deux, *roman*, *Albin Michel*, 2016

ROMANS JEUNESSE

La colère de Jules, *Thierry Magnier*, 2012

Jusqu'au bout du secret, *Thierry Magnier*, 2014

La sixième, *Dinah et moi*, *Nathan*, 2014

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Detroit, dit-elle de Marianne Rubinstein
a été réalisée le 30 août 2016
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072692741 – Numéro d'édition : 307060).

Code Sodis : N84887 – ISBN : 9782072692758 – Numéro d'édition :
307061.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com